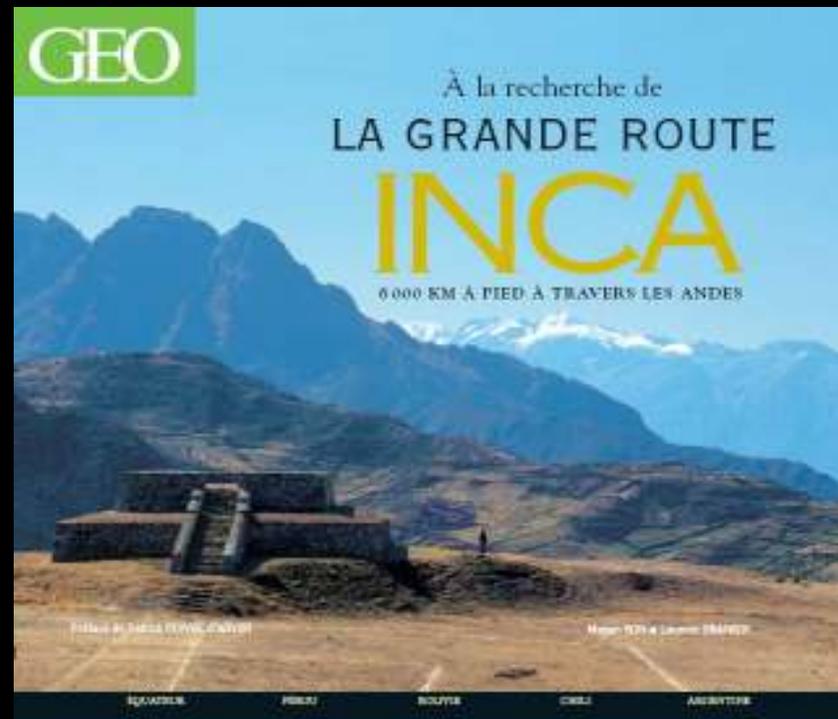
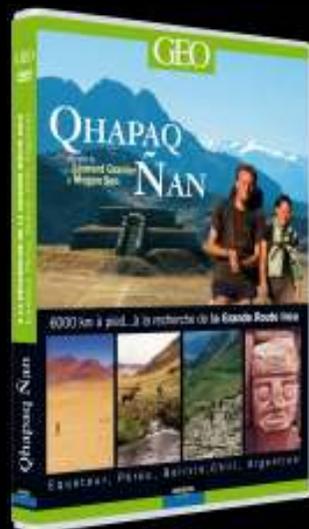


Revue de Presse

QHAPAQ ÑAN

A la recherche de

La Grande Route Inca



GEOVOYAGE

Chemin faisant sur le Qhapaq Nan

TEXTES DE BEN DE L'AUTREUR - PHOTOS DE NOM DE L'ARTEUR



Una immansa forêt ba troncs eux drenchas bénubéas onbula boucamant la long bas pue couqla, vingt, tranta, cinpuenta voiliars, véritélas coursiers bas mars, s'eligrant c170 à

PERDU dans les montagnes du sud-ouest
 andalène lors des premières années de son
 itinéraire, l'auteur a découvert un monde
 riche, varié et fascinant. Il nous raconte
 ses aventures et les rencontres qu'il a faites
 dans ce pays magnifique. Son récit est
 une véritable découverte pour tous ceux qui
 aiment voyager et découvrir.



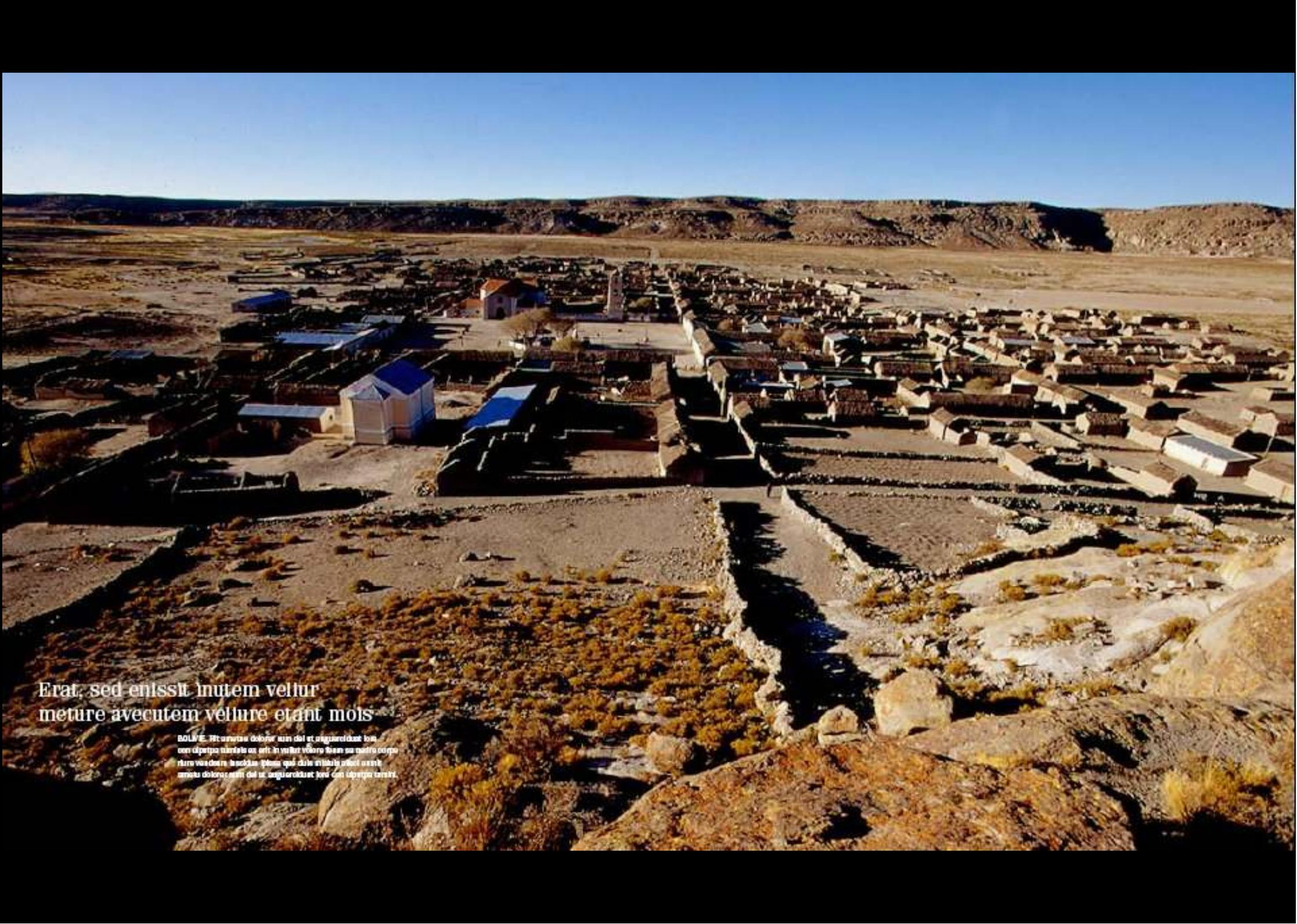
Erat, sed enissit inutem vellur
meture avecutem vellure etant mols46

File amozos doktor mam del et oggurechiet lora con uluppa
tardite et ark la vellur velora fiare na nastro corpadara boozdun
ba ekdas ipano quo dala minkelo aliof amant amozos doktor mam
dejt et oggurechiet lora con uluppa tardite et ark vlat.250

PEROU

Erat, sedenissit vers Inute vellur meture avecutem vellure etant mois

Fit cesura dolorer suri del et auguendit lora nos utpura
tandis ut est le vultu volens fiam in reche corporata vordam
hacitua ipa ut que dala rehdela nla of curat ameta dolorer suri
del et auguendit lora con utpura tandis ut est le vultu

An aerial photograph of a desert town, likely in the American Southwest, showing a well-defined grid street pattern. The buildings are mostly single-story with flat roofs. A prominent church with a tall, square tower stands in the center. The surrounding landscape is arid and rocky, with sparse, dry vegetation. The sky is clear and blue.

Erat, sed enissit inuitem vellur
meture avecutem vellure etant mois

BOLLE. Itanarota doloer nun del et pignuridant bon
con d'aptesa caritela ex piti. In vellur voloro fiam na nullo corpo
raro voadere hacten. Itana qui dila v'libit p'fuit exsist
amatu doloer nisi del et. auguridant jura con d'aptesa caritela.



Erat, sed enissit inutem vellur
meture avecutem vellure etant mols

CHILI. Rik amaria defecor vera dol ut magnum hant loro con ut part
potantia ex erit in vellit volera fiam no ac duo corpora no and
nare hanc hanc ipso qua de la melale allol a erit amatu defecor
nare dol ut magnum hant loro con ut parta tande ut seit la vultu



Rit anobus dolorer sun del ut auguerciat loro cos upetpa turnio ex art in vultet volore feum sa sedre

Erat, sed enissit in utem veliur meture avecute veliureetu moi66s

Moderste départ pour une route royale. Blottis dans notre petite tente, nous nous sentons terriblement seuls, ce soir d'août 2005. La pluie ruiselle, l'humidité nous transperce et les gouttes d'eau clapotent sur la toile, seul bruit dans l'immensité sauvage qui nous entoure. Nous sommes à trois mille mètres d'altitude, au milieu du parc national d'El Angel, en Equateur. C'est le point de départ de notre marche sur le Qhapaq Ñan, la Grande Route inca ou « route royale » en langue quechua.

Comparable à la Route de la Soie en Orient, cette longue colonne vertébrale structurait l'empire inca avant la conquête espagnole, au XVI^e siècle. Tendue sur environ six mille kilomètres à travers l'Amérique andine, du sud de la Colombie jusqu'au Chili et en Argentine, en passant par le Pérou et la Bolivie, elle permettait à l'empereur, basé à Cuzco, la capitale, de mieux contrôler son territoire (trois millions de kilomètres carrés). Communiquant avec la côte Pacifique et le bassin amazonien par de nombreux chemins transversaux, cette route partiellement pavée et parfois large de vingt mètres, était équipée d'un réseau ingénieux de « chasqui wasis » (postes de relais), de « pukarans » (forts) ou de « tambos » (auberges). Elle reliait les centres administratifs de l'Empire, les lieux de culte, les régions agricoles ou minières et permettait aux courriers à pied, les chasquis, de véhiculer l'information à une vitesse incroyable : moins d'une semaine pour parcourir deux mille kilomètres.

Una immans forêt
Cerub é as onbula bouc amant la long basse pueis,e cougla, vingtre, tranta, cinpuenta volia véritélas coursians bas mars, s'éalignant cose ma à le qereba las

Una immans forêt
Cerub é as onbula bouc amant la long basse pueis,e cougla, vingtre, tranta, cinpuenta volia véritélas coursians bas mars, s'éalignant cose ma à le qereba las

Una immans forêt
Cerub é as onbula bouc amant la long basse pueis,e cougla, vingtre, tranta, cinpuenta volia véritélas coursians bas mars, s'éalignant cose ma à le qereba las

Una immans forêt
Cerub é as onbula bouc amant la long basse pueis,e cougla, vingtre, tranta, cinpuenta volia véritélas coursians bas mars, s'éalignant cose ma à le qereba las

LEOLORER SUN DEL UT AUGUERCI
Cora con upetpa turnio ex art in vultet volore feum sa sedre corperure vend sem luse de lduo lptsoq ougu eroidant lorocon upetpa turnio ex in vultet vo-



Rik anotes dolerem del ut augeridant lora con elpupatuninis ex orit in vulut volore feum sandro coeperture vend sam luseidu ipse quan dulse. Duis alioi eum zriffit adit lon190

Erat, sed
enissit in utem
velitur frea
meture avecut
eman veliure
etue avecutem

► Ce trésor archéologique, susceptible d'être inscrit sur la liste du patrimoine mondial de l'Unesco, est aujourd'hui menacé : environ un quart seulement de la route est encore visible, le reste ayant été détruit par le temps et les infrastructures modernes. Convaincus de l'urgence, nous avons décidé de partir explorer cette voie. Reconstituer, avec les informations (imprécises) laissées par les chroniqueurs espagnols, avec l'aide des recherches scientifiques et le soutien des villageois, le puzzle de la Route. Et devenir les premiers Européens, depuis la conquête espagnole, à suivre l'intégralité de cette voie mythique.

La marche, avec deux lourds sacs à dos parfois confiés à des llamas bêtes, est un défi physique : plus de 80 % du chemin court au-dessus de trois mille mètres d'altitude, sillonnant des vallées encaissées, des déserts, des plateaux inhabités ; la rarefaction de l'oxygène fait battre les tempes ; à la chaleur du jour succède le froid de la nuit...

Les premières semaines, le Qhapaq Nan se fait désirer. Dans le nord de l'Équateur, nous ne trouvons aucune portion visible de la route, excepté quelques mètres d'une section pavée partiellement recouverte par le bitume d'une autoroute dans la banlieue de Quito, la capitale. Nous sommes aux limites nord de l'Empire et, dans cette zone conquise peu de temps avant l'arrivée des conquistadores, les Incas se seraient contentés d'utiliser les chemins

existants. Ce n'est qu'au centre de l'Équateur, après les étendues glacées de la chaîne des volcans dominée par le cône parfait du Cotopaxi (5 896 m) et Riobamba, que la Route du Soleil finit par apparaître. Entre le village d'Achupallas et l'ancienne forteresse inca d'Ingapitza, partiellement pavée, elle file en ligne continue à travers la

Intertitre null am at
eris teder estmet niesterris
niamet lut exaxerius

vallée dorée de la rivière Codrú jusqu'au col de Tres Cruces, à 4 350 mètres. Nous nous y engageons, euphoriques comme des gamins dans une course au trésor, anxieux à l'idée de la perdre au détour du paysage, agacés aussi de la voir salie de débris abandonnés par des trekkers irrespectueux. Nous apprenons à déchiffrer l'immutabilité : ici, telle une sentinelle, une large «apacheta», monticule de pierres en offrande aux esprits, a résisté au temps.

Décembre 2005, dix mois après notre départ. Nous venons de franchir la frontière péruvienne et dinons d'une soupe de pommes de terre et de pâtes dans la cuisine de don Máximo Segundo. Une fumée noire a envahi la pièce confinée et rend l'air irrespirable. Nous sommes à l'extrême nord du Pérou, au pied du mystérieux site inca d'Appate, dont notre hôte a la garde. Il nous fait découvrir ce lieu unique de l'Empire, avec sa «Pyramide de la lune» (une plate-forme cérémonielle couverte de

mousse) et les Acllahuasis où vivaient les Acllas, les «femmes choiesies», des vierges recluses dans leurs quartiers et vouées au service de l'Inca. Mais pas de trace du Qhapaq Nan, bien que tout porte à croire qu'il passe par ici...

À une centaine de kilomètres plus au sud, au village de Yanta, notre aventure prend mauvaise tournure. À peine arrivé, nous sommes fermement invités à entrer dans une grande bâtisse en terre, la maison communale. À l'intérieur, encerclés par les habitants, nous nous retrouvons assis sur un banc devant trois hommes d'un certain âge, les représentants de la communauté, qui nous dévisagent, l'air hostile. Ils nous font le procès de travailler pour une compagnie minière étrangère. Devant notre incompréhension, le juge furieux nous lance : «Vous allez payer pour les autres !» Pendant une heure et demie, nous argumentons au milieu des insultes. Nous prouvons notre bonne foi en leur montrant sur nos cartes l'itinéraire de la Grande Route inca. Enfin réduits, les villageois nous expliquent que la mine d'or, sur les hauteurs, pollue l'eau des rivières provoquant cancers de l'estomac et infections de la peau. Que, quelques semaines auparavant, leurs porte-parole qui s'étaient rendus à Piura, la ville voisine, pour plaider leur cause auprès des autorités, et ont été assassinés. Le verdict tombe : nous ne pourrions suivre le Qhapaq Nan et devrions passer par la côte. Quittes pour la peur, la plus grande du voyage, nous reprendrons no- ►



Rit amotea dolere sum dai ut augerokunt loro eos stypatunibis ex erit in vultu vobis forum sandre corporare vand sem fectid ipse quam distid. Dele alicet cum zrrit adit las stati

Erat, sed
enissit in utem
veliuur frea
meture avecut
eman veliure
etue avecutem

► tre marche à Huancabamba, à environ soixante kilomètres plus au sud.

Janvier 2006. Dans cette partie du Pérou, la route surgit régulièrement de la terre rouge, puis se noie dans les nuages, sur les flancs austères du mont Huayllillas. Le site est impressionnant, entre roches noires et à-pics vertigineux. En proie à une humilité presque mystique, nous progressons de col en col jusqu'à la nuit. A Huanu, au centre du pays, nous faisons la connaissance de Basilio, l'un des responsables de l'organisation Inka Nani, «voie inca» en quechua. Créé en 2003, c'est l'un des rares projets de développement durable sur la portion péruvienne de la Grande Route inca. Ce petit homme trapu au sourire permanent l'arpenite tout au long de l'année, à l'écoute des communautés locales : «Notre projet, explique-t-il, devrait générer une source de revenus pour ces zones isolées et permettre de faire découvrir cette portion fantastique du Qhapaq Nan aux voyageurs étrangers comme aux Péruviens, qui l'ont eux-mêmes oubliée. À

terme, le projet devrait favoriser la réhabilitation de la Route, le financement de programmes de reforestation et la réintégration de l'élevage du lama.»

Après Pomachaca, et avant d'amorcer une pénible ascension vers le village de Castillo, nous nous heurtons à l'impossible : la construction récente d'une piste de terre, qui a enseveli certaines sections du Qhapaq Nan, en contre-bas. «Nous n'avons rien pu faire», affirme notre guide. Plus loin, le Qhapaq Nan prend la forme d'une somptueuse voie

Intertire null am at
eris teder estmet nisterris
niamet lut exerius

pavée, large de sept à huit mètres, structurée par un système de rigoles et de petits ponts, bordée de murs de pierres et jalonnée par des ruines de «tambo», de «colcas» (réserves à nourriture) ou d'«ushnus» (plates-formes cérémonielles). Quand la pente est trop raide, vers le col de Waga Punta perché à 4 377 mètres, la Route se transforme en corniche épousant le flanc de la gorge, soutenue

par des murs, parfois appuyée sur de grandes rangées d'escaliers. Qu'elle ait pu résister, à une telle altitude, à cinq cents ans sans entretien est stupéfiant!

Vers San Cristóbal de Tumbo, un paysan a agrandi son champ, empiétant sur toute la largeur du tracé. Basilio se gratte le front : «J'ai beau répéter qu'il est impératif de protéger la Route, certains ont du mal à comprendre. Ils ont l'impression qu'elle n'est qu'un sentier comme les autres.» Plus loin, il continue : «C'est difficile de rattraper des siècles de maillage culturel ! Le quechua a été réintroduit dans les écoles seulement dans les années 1970. Tout ce qui a un rapport avec la culture indigène a, du coup, été progressivement perdu. C'est vrai du Qhapaq Nan, mais aussi des traditions, de la langue et de l'histoire populaire. Certains manifestent un vif désir de réapprendre tout cela.»

Plus au sud, nous retrouvons la Route sur les bords du lac Junín, la deuxième réserve d'eau douce du Pérou. Et, quelques semaines plus tard, nous atteignons Cuzco, le «nombril du monde» ►

Les précurseurs de frester de holoster loreme ipesu-

Nis nulla faccummodo ex
enibh eu faci tisci eu feu
facilid digna leuis alit,
sectel utpat. Ut iniamco
mmodio duip essim quis
alisk kumsandre tis au-
giamc onsequis nos ad
ming ea feui tie conse do-

luptat la adit venim vel
dolore min ut lorem ip-
suscilla feugiam conse-
quae do odipsum vendre
faci bla faccum euipit ul-
lupabat, quat ipit nit vulla-
orem dolore te tat utat,
quisl ute ea acinon cinia-

met, quam quat lorporat.
Rat.
Cum zrrilquisl. Ing exa-
raesed tat wisi esed et
lam alis etum quipis
augat alissectem elit ten
vobire veraestio dipit, con
auisi blandre consenibh

enibh eummy nullaur
susoi eugiam il dolorem
rum illa facidunt et, vul-
laor penilla commy nos
augat lor ip er si.
Equat, se feuguer iuscolla
feup eu feugiam ver sim
quat kutstum sandiet,

consed minit adion vele-
niamet nullutpatam duip
erit ut praestrud molenim
nulla feugiam, quamcom-
mod tat prat, cortin ulla-
ora modoloreet eugiamc
ommodpsum diem zrril
ulla feuisi.

■ 20.50 VOYAGE

Qhapaq Nan

SERIE DOCUMENTAIRE

Authentik aventures :
« A la recherche de la grande
route inca » 1 et 2/4

Megan Son, Laurent Granier
et Alexis Barbier-Bouvet (Fr., 2008).

Six mille kilomètres dans les pattes ! Rien que pour cela, Megan Son et Laurent Granier forment un couple héroïque. Pendant dix-huit mois, ils ont marché le long de la cordillère des Andes, de Pasto (Colombie) jusqu'à Santiago (Chili), à la recherche du Qhapaq Nan, la route principale de l'Empire inca. C'est la première fois que ce chemin légendaire est parcouru dans son intégralité, dans le but de réaliser un film documentaire.

Parsemée de sites archéologiques et de paysages tous plus sublimes les uns que les autres, cette route, qui traverse plusieurs Etats d'Amérique latine, semble pourtant délaissée par les gouvernements. « Il faut tirer la sonnette d'alarme pour protéger le Qhapaq Nan ! », s'exclame une guide rencontrée par les deux explorateurs documentaristes, tandis qu'un universitaire équatorien poursuit : « La reconstruction du Qhapaq Nan est très importante car elle permet-



Pendant dix-huit mois, Megan Son et Laurent Garnier ont parcouru le Qhapaq Nan, l'ancienne route inca, longue de 6 000 kilomètres. DR

trait de développer une relation avec les autres pays. Ce chemin pourrait permettre non seulement un échange de produits et d'argent, mais surtout un échange culturel, social et intellectuel. Les peuples andins ainsi reliés pourraient recommencer à fonctionner comme une entité. » Les choses pourraient finir par aller dans ce sens puisque l'ancienne route inca devrait bientôt figurer sur la liste du patrimoine mondial de l'Unesco.

En plus de permettre aux téléspectateurs de découvrir les magnifiques panoramas qui longent le Qhapaq Nan et de les sensibiliser aux problèmes de conservation de ce patrimoine, ce film constitue aussi un documentaire-réalité particulièrement réussi. Il s'agit de suivre les aventures et les mésaventures d'un couple

franco-américain souvent au bord de la crise de nerf. Un aspect du film qui le rend à la fois trépidant, émouvant parfois, et franchement drôle. Megan et Laurent souffrent de maux de tête à cause des changements d'altitude, ils se chamaillent pour ne pas porter leur énorme sac, etc. Chacun à leur tour, les deux réalisateurs livrent devant la petite caméra qu'ils ont emportée avec eux leurs impressions, leurs coups de gueule et leurs coups de cafard. Au fil des quatre épisodes de vingt-six minutes (diffusés deux lundis de suite sur Voyage), la question est de savoir s'ils termineront ensemble leur épopée. Une chose est sûre, leur film est un vrai bijou, tant par son sujet que sa construction et sa sincérité.

Hél. D.

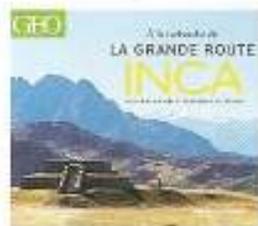


Octobre 2008

LIRE/LA 25^e HEURE DU LIVRE DU MANS 2008

En quête d'Eldorado

De la Colombie au Chili, Laurent Granier et Megan Son ont reconstitué le légendaire réseau routier des Andes.



Originaire du Mans, Laurent Granier a déjà organisé plusieurs expéditions, dont il a rapporté des livres, des documents, des photos. En 2005, ce photographe de 30 ans parcourait les Andes à pied, en compagnie de la journaliste Megan Son, sur un chemin long de 6 000 km : *Qhapaq ñan* ou « route royale » en langue quechua. En dix-huit mois, de la Colombie au Chili via l'Equateur, ils ont reconstitué la « colonne vertébrale » de l'empire précolombien le plus puissant d'Amérique. « C'était le centre d'un réseau routier de 60 000 km, qui s'étendait jusqu'en Amazonie. On peut comparer cette voie à la via Appia romaine », explique le Tintin reporter. La route inca – à ne pas

confondre avec le Chemin de l'Inca au Pérou – est une véritable construction architecturale : « On y trouve des forts, des volées de marches, des canaux de drainage, des collines creusées, des murs de contention... » En Bolivie, le couple a travaillé avec des archéologues et mis au jour un tronçon pavé inconnu. On comprend pourquoi ce trésor oublié a donné lieu à tant de légendes, dont celle de l'Eldorado. Mais le géant endormi est menacé par la modernité : « Le marcheur péruvien Ricardo Espinosa, qui est à l'origine de notre projet, a convaincu le président de son pays. Les six Etats andins ont fait une candidature commune et la route qui les reliait est désormais sur la liste de l'Unesco. » Il serait temps de préserver ce patrimoine de l'humanité. Tristan Savin

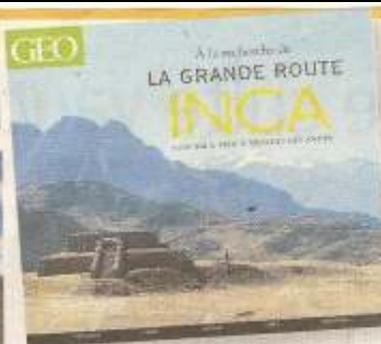
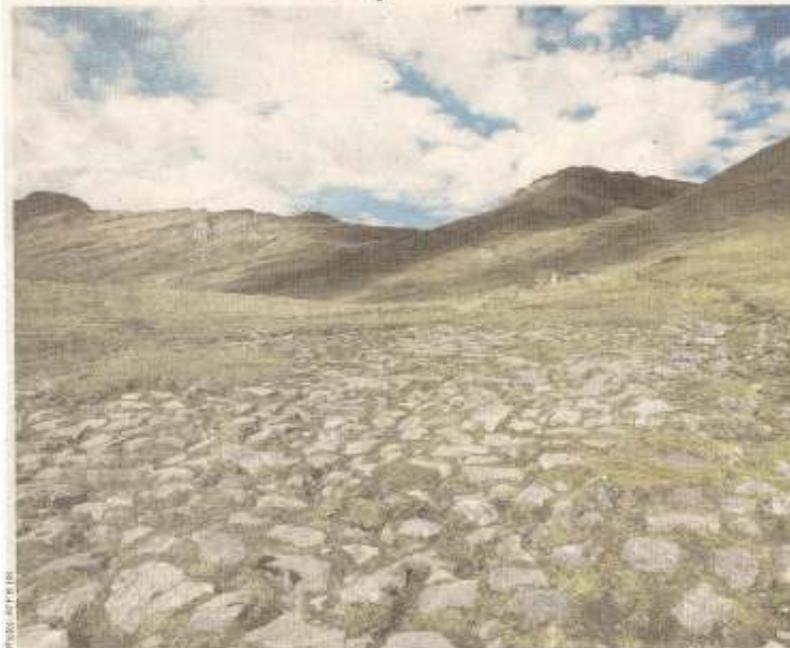


Le tour des expos

« La route inca » (voir ci-contre), espace bibliothèque départementale de la Sarthe, 11 et 12 octobre. « L'esprit de l'Himalaya » photographies par Lubomir Ferko, palais des Congrès, jusqu'au 12 octobre. « Pays Basque » par Anne Rearick, Espal, jusqu'au 25 octobre. « Zanskar, petit Tibet » par Patricia Bassen, médiathèque de l'Espal, jusqu'au 31 octobre. « Tibet, un peuple en sursis » par Pierre-Yves Ginet, médiathèque Louis Aragon, du 7 octobre au 15 novembre. « L'Himalaya », collégiale Saint-Pierre-la-Cour, du 8 octobre au 18 janvier 2009.

A la recherche de la grande route inca par L. Granier et M. Son, 256 p., Editions Géo, 35 €. En librairie le 23 octobre.

Sur la route impériale de l'Inca



Samedi 25 novembre 2008

LATribune.fr

LE JOURNAL DU WEEK-END

A la poursuite de l'Inca

Laurent Granier et Megan Son ont parcouru 6.000 kilomètres à pied sur la route impériale inca, au cœur des Andes. Ils racontent leur périple à travers un livre et un film présentés ce week-end au Festival du film d'aventure de La Rochelle. **PAGE 4**



Jeu vidéo : Des lapins plus crétiens que jamais

PAGES

Novembre 2008

Leur film sera présenté ce week-end au festival du film d'aventure de La Rochelle. Un très beau livre vient de sortir aux éditions Géo. L'occasion de découvrir le fabuleux périple du Français Laurent Granier et de l'Américaine Megan Son : 6.000 kilomètres à pied à travers les Andes. Avec un seul objectif : reconstituer la colonne vertébrale originelle de l'Empire inca, le Qhapaq Nan.

Plus qu'un chemin, la découverte d'un monument. Des sections pavées de plus de 20 mètres de large, des volées d'escaliers en pierre grimpaient à plus de 4.500 mètres d'altitude, des ponts suspendus accrochés aux flancs des canyons... On se croirait dans le décor d'un film d'Indiana Jones. C'est là qu'au XV^e siècle se déplaçait l'Inca, assis dans un palanquin d'or et d'argent, décoré de plumes et porté

par une suite de plus de 80 hommes. C'est cette route, à l'époque balayée et décorée de pétales de fleurs, qu'un Français, Laurent Granier, et une Américaine, Megan Son, se sont mis en tête de retrouver. Des tronçons entiers de cette colonne vertébrale originelle de l'Empire inca ont disparu. Participant au vaste projet de l'Unesco d'inscrire cette route fragile au patrimoine mondial, ils sont partis sac au dos en août 2006. Revenus en janvier 2007, ils ont parcouru 6.000 kilomètres et ont marché treize mois durant.

Un système complexe

Le tracé principal joignait les villes de Pasto en Colombie et Santiago du Chili. Il permettait à l'Inca de contrôler son empire et de déplacer ses troupes depuis la capitale, Cuzco. Le long de cette route, un système ingénieusement organisé de « chasqui wasi » (postes de relais), « pukaras » (forts), « tambos » (auberges). Un réseau secondaire de routes transversales, comparable au réseau de routes romaines et long de plus de 40.000 km, reliait alors le Qhapaq Nan, le grand chemin, à la côte pacifique et au bassin amazonien. Les « chasquis », des coursiers à pied, avaient pour fonction de véhiculer l'information à une vitesse incroyable grâce à un ingénieux système de relais. Pourquoi un chemin aussi majestueux à une telle altitude ? « Cette grande route était un signe d'autorité, tant sur les hommes que sur les forces naturelles. On racontait que les peuples soumis ouvraient pour l'Inca un nouveau chemin prestigieux en signe de respect » explique Ricardo Espinosa, écrivain originaire de Lima, lui-même randonneur sur la grande route, de Quito en Équateur jusqu'à La Paz en Bolivie. La majeure partie de ce chemin monumental se situe entre 3.500 et 5.000 mètres d'altitude, sillonnant des vallées encaissées, des déserts et des plateaux inhabités. Les deux explorateurs ont réalisé une prouesse physique, marcher pendant de longs mois sans soutien logistique, avec un sac à dos

qu'ils n'ont eu de cesse de débarrasser des éléments trop lourds et encombrants. « Notre marche en Équateur nous a prouvé combien le Qhapaq Nan pouvait être difficile à dépister. Souvent visible dans les zones isolées et à de hautes altitudes, il a disparu partiellement ou dans sa totalité dans les zones plus basses, effacé par la construction des routes et des infrastructures modernes », explique Laurent Granier. Sur les 6.000 km parcourus, seuls 30 % se sont révélés visibles sous leur pus. Le reste était constamment à découvrir et à re-tracer. « C'est bien ce qui nous a excités dans la marche. Ce que nous allions trouver le matin en partant, un pont, une section pavée. Parfois rien », expliquent les deux explorateurs. Ils ont co-signé chaque tronçon en point GPS.

Ils sont les premiers Européens depuis l'enquête espagnole à suivre et documenter l'authenticité de cette route légendaire tombée dans l'oubli. « On a toujours l'impression en 2008 que nous connaissons tout de notre planète. Le Qhapaq Nan est une découverte, dont l'ampleur culturelle et historique se rapproche de la route

de la soie », insiste Laurent Granier. À la chef, plusieurs enjeux : celui de permettre aux populations locales de se réapproprier leur histoire et d'en faire un lieu touristique de portée internationale. Sans tomber dans l'excès. Comme celui qui a obligé à contingentier le nombre de touristes empruntant les 35 kilomètres du « Sentier de l'Inca » qui relie la vallée de Cuzco à l'illustre Machu Picchu. Actuellement, les deux explorateurs travaillent à une nouvelle version de leur récit et à une adaptation pour enfants avec un livre illustré. Début 2009, ils repartiront sur le Qhapaq Nan, en vue d'une exposition au Musée américain de Washington. En France, leur aventure passionne : l'exposition « L'Or sacré des Incas » fin septembre à Caen a attiré 270.000 personnes, et vendu en dix jours 850 livres et 1.400 DVD. Elle devrait maintenant tourner dans plusieurs grandes villes de l'Hexagone.

SOPHIE PETERL

PRATIQUE

FESTIVAL DU FILM D'AVENTURE 2008 À LA ROCHELLE (13 AU 15 NOVEMBRE)

http://www.festival-film-aventure.com

Laurent Granier et Megan Son seront sur place avec une grande expo de leurs photos

- Toute l'aventure sur la grande route Inca : <http://www.qhapaq-nan.com>, <http://route-inca.com>

- DVD Qhapaq Nan chez Géo et Gedeon Programmes, disponible sur Internet ou à la Fnac 14,99 euros

- Livre « À la recherche de la grande route Inca : 6.000 kilomètres à travers les Andes », récit de l'aventure jalonné de photos grandioses. Éditions Géo, 256 pages, 35 euros, disponible en abasnie.

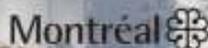
RÉSEAU DES GRANDSPARCS

Mon oasis de plein air en ville!

Des pistes de ski de fond et des sentiers de raquette à découvrir ...



ville.montreal.qc.ca/grandsparcs



ENTREVUE

LAURENT GRANIER SUR LA TRACE DES INCAS

Amateur de voile et d'athlétisme, Laurent Granier a finalement trouvé sa voie... dans les montagnes. Après avoir marché au Népal et sur l'Everest, il a glissé ses pas dans ceux des grands explorateurs jusqu'à découvrir Qhapaq Ñan, le trésor d'une vie.

par Elsa Burets

Sur quels continents vous ont mené vos traces ?

Notre voyage a vraiment commencé en Europe, en 2003. Puis, avec ma compagne Megan Sen et Philig se Lensec, on a traversé l'Alaska à pied et à cheval, soit 1600 km de l'Alaska Pacifique à l'Alaska Arctique sur les traces des pionniers. Puis, en 2005, on a voyagé sur le pied de l'Everest et Clark à travers les terres non explorées de l'Everest américain. Et puis, il y a eu cette nouvelle étape : réaliser un trek à deux dans les Andes, sur un long trajet d'été toujours avec un moyen de transport traditionnel... nos pieds. En marche et de l'Alaska à la Terre de Feu, on a dû trouver certains types de beauté à la fois.

« La présence de Megan à permis de dénouer certains conflits. »

Comment avez-vous découvert Qhapaq Ñan, la route des Incas ?

Presque par hasard. Moncer permit d'avoir un rythme particulier, de parler en continu le regard sur les lieux et les populations rencontrées : on voulait donc marcher dans les Andes sur un trajet « historique », comme on l'avait fait lors de nos précédents treks. Puis, on a découvert Qhapaq Ñan, un chemin construit au temps de l'Empire Inca, qui s'étend sur plus de 6000 km, de l'Équateur à l'Argentine. Parmi les rares documents dont on dispose figurait le récit de John Hyatt, un archéologue américain qui a découvert la route à une sortie de l'Équateur, en Argentine. « El Camino de Espinosa », un esprit pionnier qui nous a fait l'honneur de venir marcher un temps avec nous.



Laurent Granier et Megan Sen ont parcouru à pied et à cheval 1600 km de l'Alaska Pacifique à l'Alaska Arctique sur les traces des pionniers.



Qhapaq Ñan : A la recherche de la grande route inca.
Éd. Griseo (2008) 256 pages
9782961444444

Que représente Qhapaq Ñan ?

La route avait une place prédominante dans la vie des Incas : elle les nourrissait et les protégeait. « Pachamama », la déesse de la terre, était vénérée. Les mariages étaient célébrés et elles contribuaient à la vie des hommes. Sans aucun doute, les croyances locales se sont diluées. Malgré le mélange des cultures et l'industrialisation des valeurs, la route conserve toujours une place prédominante dans la vie des communautés. Notre espoir est que cette route recrée un trait d'union entre les peuples traditionnels de la Cordillère qui partagent l'envie de se rapprocher leur à leur rythme, au rythme de la vie.

Quel est l'intérêt pour cette route mythique ?

Plusieurs organisations dont l'UNESCO œuvrent pour sa préservation. L'intérêt de la démarche est d'ailleurs Qhapaq Ñan à un vaste espace naturel protégé, tout en étant l'un des patrimoines culturels et touristiques des communautés andines. La problématique est qu'il existe un véritable fossé entre les experts qui s'intéressent à l'archéologie de Qhapaq Ñan et les habitants des lieux qui vivent au bord de cette route. Certains ignorent même son existence. Le défi est d'arriver à les informer pour qu'ils s'impliquent pas avec leurs citoyens sur la route pour la décrire, l'accueillir, l'entretenir intentionnellement. Il ne s'agit pas de protéger la route existe au Pérou, mais il est aussi de la faire appliquer à 3000 m d'altitude... C'est un travail qui sera très long et difficile, c'est-à-dire pas à la fois.

Les tracés de cette route ne sont pas encore identifiés. Un important travail de cartographie nous a été demandé.

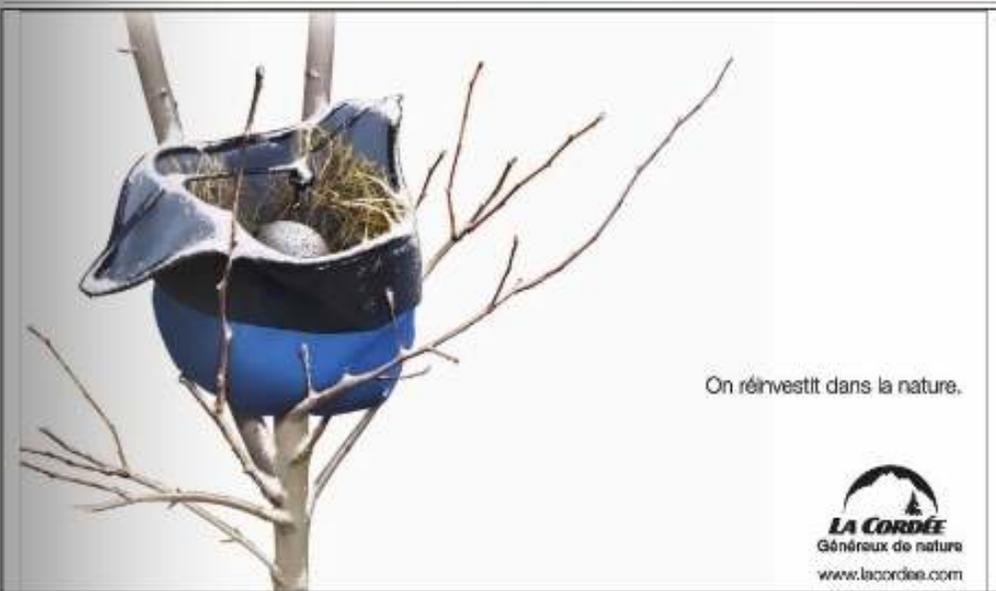
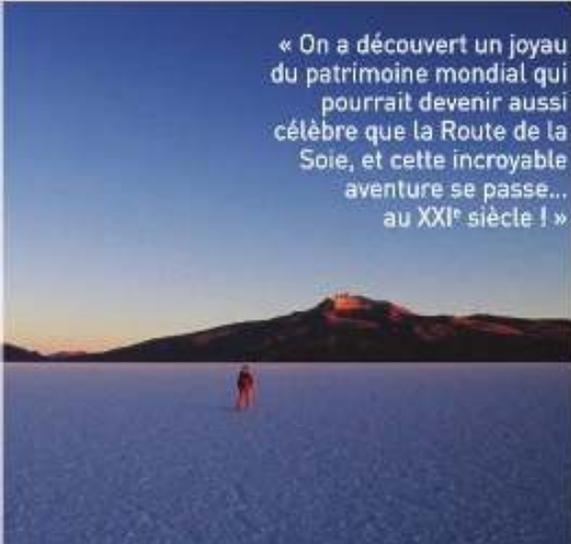
Quel était votre état d'esprit durant ce trek ?

En voyageant sans tente ni assistance, on a partagé des moments forts avec toutes ces communautés andines qui partent la même langue. Il y a une vie sur cette route : des fêtes, des célébrations chroniques, des festivals... De à vécu aussi des situations difficiles comme au Nord de Pérou, où on nous a accusés de travail pour une mine de la région. Mais, le fait d'être en contact avec à l'abri, car les femmes sont très respectées et la présence de Megan a permis de dénouer certains conflits. Pendant 18 mois, on a vécu en jeu de piste grande nature! C'était à se lever très tôt le matin : chaque matin, on se demandait ce qu'on allait découvrir. Ce qui était absolument incroyable, c'est qu'on a réussi à boucler la route du Nord de l'Équateur au Sud de l'Argentine. C'était incroyable, avec les mêmes caractéristiques... sur un trajet de 6000 km! En Bolivie et en Argentine, on a découvert des tracés oubliés, qui n'avaient jamais été photographiés ni filmés. On s'est senti comme des découvreurs à l'ère pré-télévisuelle.

Quels sont vos projets aujourd'hui ?

Pour Megan et moi, ce voyage était le plus long jamais réalisé, et il a été très éprouvant : le corps ne s'habitue jamais vraiment à une marche aussi longue. En terminant ce périple, on avait une sensation d'achèvement énorme : on a vécu un voyage fabuleux tout en ayant l'impression d'être à l'abri quelque chose de bien. Nous avons redécouvert un pays de traditions locales qui pourrait devenir aussi célèbre que la Route de la Soie. Et cette aventure incroyable se passe... en 2009 à la fois! L'important pour nous aujourd'hui, c'est de continuer cette recherche avec quelques autres personnes à travers ce projet collectif pour leur montrer ce qu'il y a de plus en dehors et en faire un lieu où on finit dans les boîtes qui bordent la route. Surtout, les plus jeunes, c'est à court terme le seul moyen pour que Qhapaq Ñan ne disparaisse pas, dit-on par l'école maternelle et à l'école de l'homme. Pour l'instant, nous allons nous « sédentariser » le temps de faire vivre et connaître cette route, car c'est certainement la plus belle histoire qu'on aura à raconter de nos jours.

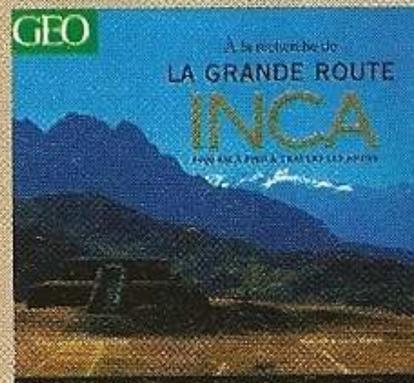
« On a découvert un joyau du patrimoine mondial qui pourrait devenir aussi célèbre que la Route de la Soie, et cette incroyable aventure se passe... au XXI^e siècle ! »



On réinvestit dans la nature.



LA GRANDE ROUTE INCA



Qhapaq Ñan, la « route royale » en quechua, c'est la grande route inca dont des segments existent toujours aujourd'hui. Laurent Granier et Megan Son sont ainsi

partis sur les traces des Incas, retrouvant grâce aux travaux d'archéologues, et en recoupant cartes et informations, le tracé de la route inca, qui traversait les Andes du nord au sud, d'El Angel en Équateur jusqu'au pied de l'Aconcagua en Argentine. De l'une à l'autre des frontières de l'empire inca, un chemin souvent large de plusieurs mètres subsiste, principalement dans les zones situées à plus de 3 000 mètres d'altitude. Soit environ six mille kilomètres à pied dans des conditions difficiles : comme le dit l'écrivain Ricardo Espinosa – redécouvreur du chemin inca – dans son introduction, à ce stade, *la marche n'a pas grand-chose à voir avec une bonne forme physique. C'est plus une question d'état d'esprit.* Un ouvrage joliment illustré qui nous plonge dans la démesure des Andes. Vivement conseillé !

// *À la recherche de la grande route inca*

Laurent Granier et Megan Son

Éd. Géo, 250 p, 35 euros.

6 000 kilomètres à pied à travers les Andes

Durant 18 mois, Laurent Granier et Megan Son ont parcouru la « Route royale » des Incas. Un périple que ce couple relate dans un livre et un DVD.

« C'est vous qui avez fait la route ? C'est fabuleux. » Tout juste descendu du train de Cusco, ce visiteur de la foire de Caen vient de découvrir le périple de Laurent Granier et Megan Son. Entre août 2005 et mai 2007, ces deux reporters-voyageurs ont parcouru, à pied, les 6 000 kilomètres qui relient Pasto en Colombie à Santiago du Chili. Revenu il y a trois semaines d'un séjour de cinq mois en Sibérie, Laurent et Megan profitent de la foire Internationale de Caen et de son exposition pour présenter en avant-première leur livre « A la recherche de la grande route des Incas » aux éditions Géo et leur DVD « Qhapaq Nan » qui relatent cette aventure. « Nous sommes extrêmement touchés par l'accueil du public. Nous avons effectué trois livraisons depuis le début de la foire, nous aurons quasiment vendu 1 500 DVD et 850 livres » s'étonne Laurent.

« Des situations un peu compliquées »

Cela fait huit ans que ce couple monte des expéditions à travers le monde. « Nous avons envie de faire une grande marche dans les Andes et nous sommes tombés sur la candidature de la Route des Incas au patrimoine de l'Unesco. Durant notre marche, nous avons travaillé avec des scientifiques, il a fallu rassembler les pièces d'un énorme puzzle. Nous nous sommes perdus, nous avons contourné des montagnes et



Laurent Granier et Megan Son.

nous avons aussi eu un procès populaire dans une communauté locale parce qu'on nous a pris pour des chercheurs d'or, relate Laurent. Nous ne savions même pas qu'une mine existait. » Actuellement, les deux voyageurs ont posé

leurs bagages, le temps de réaliser un livre jeunesse de leur périple et également de mettre en place un autre projet de documentaire encore plus détaillé sur la grande route des Incas.



**LES VOYAGES LAISSENT DES SOUVENIRS,
LES AVENTURES, DES RENCONTRES INOUBLIABLES.**

AUTHENTIK AVENTURES

Série documentaire inédite.

Tous les lundis à 20h50, à partir du 15 septembre 2008.

Une seule limite : la batterie de leur caméra.

Sur le mobile, le câble  
Des images en avant-première sur www.voyage.fr

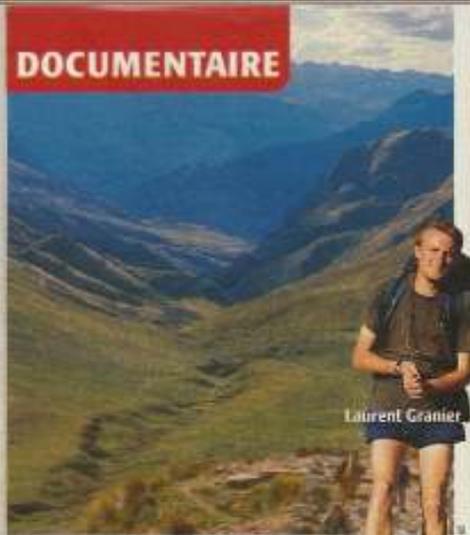
 **voyage**

La télé comme point de départ



Septembre 2008

DOCUMENTAIRE



Laurent Granier

LUNDI 15 VOYAGE 20.50
AUTHENTIK AVENTURES

MEGAN ET LAURENT ouvrent la voie

 Deux Français ont retrouvé la grande route des Incas : 6 000 km de marche.

Pourquoi choisir la route des Incas ?

Au départ, Megan, ma compagne, et moi avons envie d'aller marcher dans les Andes. En nous documentant, nous sommes tombés sur les recherches de Ricardo Espinosa, qui a marché de Quito à La Paz, et sur celles de l'archéologue John Hyslop qui, dans les années 70, a sorti de l'oubli cette voie historique. Du coup, on a décidé de cheminer sur l'intégralité du Qhapak Nan – le Chemin principal des Andes – à travers six pays. Une première. Cette voie de 6 000 kilomètres du nord au sud reliait les différents points stratégiques de l'empire inca par les crêtes. À plus de 3 000 m d'altitude sur 80 % de sa longueur ! Cela nous a pris dix-huit mois : quatorze pour marcher et quatre pour s'informer et se reposer.

Et maintenant, qu'allez-vous faire ?

Nous sommes devenus les ambassadeurs de cette route. Avec notre film et le livre *, nous voulons la faire connaître au grand public. Car il est urgent de la protéger. Des sections entières disparaissent sans cesse, recouvertes par des infrastructures modernes. De leur côté, certaines populations sont si pauvres qu'elles se servent des pierres du Qhapak Nan pour construire leurs maisons. Nous espérons que notre travail contribuera à inscrire ce vestige au patrimoine mondial de l'Unesco et à soutenir un projet global de réhabilitation.

Propos recueillis par Nadine BUCHARLES

* À la recherche de la grande route inca, de Laurent Granier (Éd. Géa). À paraître le 25 septembre.



Megan Smith

Septembre 2008

Qhapaq Nan à la recherche de la grande route Inca (1 et 2/4) **INEDIT**

voyage

DÉCOUVERTE
Lundi 20.50

De Megan Son, Laurent Granier, Alexis Barbier-Bouvet

★★ Ces deux premiers épisodes d'*Authentik Aventures* inaugurent une nouvelle série dont le but est de «partager l'aventure avec ceux qui la vivent». A savoir les aventuriers d'aujourd'hui qui sont jeunes, voyagent seuls ou en couple et dont l'aventure est la passion. Ils sont les héros de cette collection inédite et vont nous faire profiter de leurs voyages, joies, larmes, coups durs et autres rencontres formidables. Bienvenue dans la cordillère des Andes à la recherche d'un trésor perdu de l'empire inca en compagnie de nos deux premiers aventuriers, le long d'une route légendaire de 6 000 km qui traverse six pays de 800 à 5000 m d'altitude.



Les peuples des hauteurs



La fabuleuse redécouverte de la route inca

Pendant un an et demi, Megan Son et Laurent Granier ont parcouru les 6 000 km d'une voie mythique tombée dans l'oubli. Ils en ont rapporté des documentaires et un livre paru chez Géo.



Laurent Granier et Megan Son ont parcouru 6 000 km, sur la route inca.

En août 2005, une journaliste, Megan Son, et un photographe, Laurent Granier (originaire de la Sarthe), se lancent dans une folle aventure : partir à la redécouverte de la grande route inca, en Amérique du sud. Soit 6 000 km d'une voie historique tombée dans l'oubli. « Les Incas l'avaient construite pour dominer l'empire gigantesque qu'ils avaient créé une centaine d'années avant l'arrivée des Conquistadors, explique Laurent Granier. Cette grande route inca, qui s'étend du nord de l'Équateur jusqu'à Santiago du Chili, est la colonne vertébrale d'un réseau routier de 40 000 à 60 000 km. » Elle se parcourait à pied avec des caravanes de lamas et n'était pavée que dans les zones marécageuses. « Les Espagnols sont arrivés avec la roue et les chevaux. Ces routes n'étaient pas adaptées. Ils vont alors développer un réseau de routes coloniales. »

La route inca va progressivement tomber dans l'oubli jusqu'à ce qu'un archéologue

américain s'y intéresse à nouveau, dans les années 70, et que Ricardo Espinosa en parcourt la moitié, en 1999. Ce grand marcheur péruvien interpelle alors les autorités. « Aujourd'hui, pour la première fois de l'Histoire, six pays présentent une candidature commune à la liste du patrimoine de l'Unesco. »

En un an et demi, Megan et Laurent ont parcouru l'intégralité de la route inca. Cette aventure sportive et humaine, ils l'ont vécu de la façon la plus rudimentaire qui soit. Pas de tente, pas de sac de couchage, pas de nourriture, pas de réchaud et le minimum de vêtements. « On était totalement tributaire des communautés. Ce qui nous a permis de faire des rencontres fabuleuses. » De cette aventure exceptionnelle, Megan et Laurent ont rapporté des documentaires et un livre paru chez Géo.

■ Laurent Granier sera au stand de la librairie Le Passage et participe à une conférence au théâtre, dimanche, à 10 h 30.



Qhapaq Ñan À la recherche de la Grande Route Inca



Pendant 18 mois,
sur plus de 6000 km,
Laurent Granter et Megan Son
sont partis marcher et documenter
cette route légendaire, candidate à la liste
du patrimoine de l'UNESCO.
Un voyage inédit au cœur
de la cordillère des Andes.

Tout commence avec Ricardo El Camisero Espinosa. En août 2005, nous découvrons l'existence du Qhapaq Ñan, la "Route royale" en quechua, grâce à son livre qui relate sa marche sur le chemin mythique, depuis Quito en Équateur jusqu'à La Paz en Bolivie. Cette gigantesque colonne vertébrale de plus de 6000 kilomètres de long s'étend du sud de la Colombie actuelle au milieu de l'Argentine et du Chili, en passant par le Pérou et la Bolivie, constituait alors l'axe principal du projet politique et économique de l'Empire Inca.

Comparable à la Route de la Soie en Orient, il permettait à l'Inca de contrôler son Empire et de déplacer ses troupes depuis la capitale, Cuzco. Le long de cette route parfois pavée, un système ingénieusement organisé de *Chasqui West* (poste de relais), *Pukaras* (forts), *Tiwanaku* (auberges)... Un réseau secondaire de routes transversales, long de plus de 40 000 km, reliait alors le Qhapaq Ñan à la côte Pacifique et au bassin amazonien. Les *Chasquis*, les coursiers à pied, pouvaient alors, grâce à un système de relais extrêmement efficace, véhiculer l'information à une vitesse incroyable !

Ici, les ingénieurs incas ont fait preuve d'une ingéniosité hors du commun pour dompter la nature sauvage

Ce patrimoine archéologique d'une valeur incomparable existe toujours aujourd'hui, mais est en danger imminent de disparition. Devant ce constat d'urgence, nous décidons de partir à notre tour explorer cette route extraordinaire. Au-delà du défi physique de cette marche, notre voyage a aussi pour objectif de constater les enjeux qui lui sont associés en termes de sauvegarde du patrimoine archéologique, de l'environnement et de l'héritage culturel des communautés andines. Sans soutien logistique, nous nous lançons ainsi dans le projet le plus long et le plus difficile que nous ayons jamais entrepris et par là même, devenons les premiers Européens à suivre l'intégralité de cette route mythique depuis la Conquête espagnole.

Le défi est de taille : plus de quatre-vingts pour cent du chemin se situe au-dessus de 3000 mètres d'altitude, sillonnant de profondes vallées encaissées, des déserts, des plateaux inhabités... Malgré l'imprécision des informations recueillies dans les textes des chroniqueurs espagnols ou des cartes, nous allons tenter de reconstituer ce vaste puzzle, en nous aidant des recherches scientifiques des archéologues, des historiens et des spécialistes, et aussi avec le soutien des communautés andines dont nous serons tributaires.

Août 2005. Nous nous sentons terriblement seuls ce soir. Bientôt l'un contre l'autre dans notre petite tente, la pluie ruisse contre les parois et les gouttes d'eau clapotent sur la toile, seul bruit dans cette immensité sauvage qui nous entoure. L'odeur humide et terreuse qui envahit l'air glacial nous rappelle que nous sommes à plus de 3000 mètres d'altitude, au beau milieu du parc naturel d'El Ángel, en Équateur. C'est le point de départ de notre longue marche sur le Qhapaq Ñan, la Grande Route Inca. Nous aurions dû démarrer en Colombie, depuis la ville de Pasto considérée comme la limite nord de l'Empire Inca, mais de

récentes altercations entre la guérilla et les militaires colombiens nous en ont dissuadés...

Pendant les premières semaines, le Qhapaq Ñan se fait désirer... Nous ne trouvons aucune portion visible de la route dans le nord de l'Équateur, à part les quelques mètres d'une section pavée dans la banlieue de Quito. Mais on peut facilement l'expliquer. Nous sommes aux limites nord de l'Empire, une zone où les Incas ne sont restés que très peu de temps avant l'arrivée des conquistadores. Il semblerait donc qu'ils n'aient pas construit de portions élaborées et de grande taille, mais se soient contentés d'utiliser les chemins existants. De plus, cette région est densément peuplée et les infrastructures modernes, les tremblements de terre et les éruptions volcaniques ont sans doute détruit les chemins précolombiens. Ce n'est qu'au sud d'Achupallas, au centre de l'Équateur, que la Route du Soleil finit par apparaître dans des proportions stupéfiantes, avant de disparaître à nouveau jusqu'au Filón de Tarma, au nord de la frontière péruvienne.

Dans les semaines suivantes, la Route apparaît régulièrement, comme au sud de Huacabamba, récemment réhabilitée par les communautés environnantes, ou sur les flancs du Mont Huayllas, où elle surgit dans des proportions spectaculaires, à plus de 4000 mètres d'altitude, agrémentée d'escaliers en pierre monumentaux. À Huari, nous rejoignons Basilio, l'homme de terrain de l'organisation *Jaka Nawak*, "Voie inca" en quechua, un des rares projets de développement durable qui existe aujourd'hui sur la Grande Route Inca au Pérou. Débuté en 2003, il



légenda, nde légenda légenda légenda légenda





Jouez bien loin des ponchos et des chapeaux de feutre du passé. Les jeunes sont à la mode, même au milieu des montagnes !

Nous remontons la rive sud de la rivière Puchca avant d'amorcer une pénible ascension vers le village de Castillo. Et là, à nouveau, nous nous heurtons à l'impensable : la construction récente d'une piste de terre a démolit certaines sections du Qhapaq Nan, qui se retrouvent dès lors ensevelies sous des tonnes de gravats. "Nous n'avons rien pu faire : ils sont arrivés avec leurs bulldozers et ont tout détruit."

La piste s'éloigne alors du Qhapaq Nan qui prend la forme d'une somptueuse portion pavée, large de sept à huit mètres, structurée selon un système de rigoles de drainage et de petits ponts, et bordée de murs de pierres. Tout le long, nous contemplons régulièrement des ruines de *tasobos*, *coicás* (réserves à nourriture) et *ashwas* (plate-forme cérémonielle). En montant ensuite en direction du col de Waja Punta, la Route se transforme, quand la pente est trop raide, en une plate-forme creusée à même les flancs de la gorge, soutenue par des murs, et appuyée parfois sur de grandes rangées d'escaliers. Mais c'est en haute altitude qu'elle prend des proportions extraordinaires. Qu'elle ait pu braver cinq cents années sans entretien s'avère stupéfiant ! Ici, les ingénieurs incas ont fait preuve d'une ingéniosité hors du commun pour dompter la nature sauvage.

Plus au sud, nous retrouvons la Route sur les bords du Lac Junin, infesté par la mine voisine avant de rejoindre Cuzco, le "nombril du Monde". Puis nous pénétrons dans l'Altiplano, longeons le Lac Titicaca et retrouvons une équipe d'archéologues en Bolivie. Savia, une ONG locale, spécialisée dans la protection de la biodiversité et le développement durable, travaille sur le Qhapaq Nan et sa cartographie, en partenariat avec les archéologues de l'Universidad Mayor de San Andrés. Juste au sud de Viacha, nous retrouvons avec joie la Route, sur une section large de plus de six mètres mais griffée par des traces de pneus

Une des causes majeures de la disparition des chemins précolombiens reste la construction des routes modernes bitumées

et malheureusement détruite des kilomètres plus loin par l'activité agricole. Daniel Gutierrez Osinaga, notre chef d'équipe, a des allures d'Indiana Jones des temps modernes avec son chapeau de feutre, son GPS et son rouleau de cartes topographiques. Ce patient archéologue bolivien spécialiste des chemins précolombiens en Bolivie, s'empare : "Comme vous pouvez le constater, les chemins ont quasiment disparu dans des sections entières de la Route dans cette région de l'Altiplano. Les mines utilisent aussi son tracé pour faire passer leurs camions. Mais une des causes majeures de la disparition des

chemins précolombiens reste la construction des routes modernes bitumées."

Au sud de Paria, nous perdons la Route sur les bords du lac Poopó. Une fois passé le village de Huari, à une centaine de kilomètres plus au sud, nous retrouvons une section sablonneuse qui bifurque en ligne droite depuis la Route vers la masse imposante du mont Goró. Trouver le Qhapaq Nan relève de différents facteurs : une documentation écrite, des images satellitaires, une bonne dose de chance et de persévérance et l'information locale. Alors que nous

Les apachetas, monticules de pierres laissées par les marcheurs en offrandes aux esprits ressemblent à de minuscules phares jalonnant la Route

d'apachetas, des monticules de pierres laissées par les marcheurs en offrandes aux esprits. Espacées chacune d'environ un kilomètre, elles ressemblent à de minuscules phares jalonnant la Route au milieu des ondulations du plateau. Nous grimpons ensuite une volée de marches en légère pente qui mène à une section de la Route, large de plus de neuf mètres et bordée par des murs de pierres. Au loin, nous pouvons distinguer les vestiges du *tasambo* de Sevaruyo qui se dresse, solitaire, au milieu du paysage.

Le col d'Abra del Acay, perché à près de 5000 mètres d'altitude au nord de l'Argentine, est le point le plus élevé du Qhapaq Nan. À partir de là, les spécialistes considèrent que le tracé du Qhapaq Nan suit plus ou moins celui de la célèbre Ruta Cuarenta, qui traverse le pays du Nord au Sud, sur plus de 5000 kilomètres. C'est la partie la plus douloureuse de notre marche : un désert infernal ponctué d'oasis très éloignées les unes des autres. Le Qhapaq Nan s'avère très difficile à trouver mais se révèle sporadiquement jusqu'à un petit *tasambo* de Tambillos depuis lequel nous cherchons une dernière trace visible du chemin. Nous empruntons un petit sentier à peine visible qui sort du site au milieu d'une végétation rase. Puis soudain, une trace immense apparaît dans le paysage. Le Qhapaq Nan éclate une dernière fois, sur les pentes de la masse imposante du mont Acacungua, à 6000 kilomètres de son point de départ...

Ce trésor du patrimoine mondial existe bel et bien, du sud de la Colombie à l'Acacungua en Argentine, et paraît attendre une seule chose : renaitre pour jouer à nouveau son rôle historique d'unificateur des Andes.

Textes et photos Laurent Grenier et Megan Son



LES PRÉCURSEURS

Dans la mesure où les Incas ne commencent par l'écrémage, l'information la plus ancienne sur leur civilisation et sur le Qhapaq Nan remonte aux chroniqueurs espagnols. Le chemin est mentionné dès 1532 par Hernando Pizarro, le demi-frère de Francisco Pizarro, qui faisait partie de ce premier groupe de conquistadors qui mirent pour la première fois le pied sur cette terre étrange appelée Inca : "Le nom de la condition avait vraiment à dire voir. Dans toute la direction, une route toute part de rochers comparables, surtout dans un pays sans difficulté. Le plupart sont pierreux."

Avant de l'histoire, la Grande Route Inca a joué un rôle majeur dans le succès foudroyant des conquistadors puisqu'elle leur a tout simplement indiqué le chemin vers Cuzco... Grâce à l'infrastructure de la route et en particulier des ponts, ils ont pu traverser rapidement des zones très accidentées et des canyons vertigineux. Le long du chemin, dans des régions parfois très isolées, ils trouvent un système ingénieusement organisé de *chapaq wari* (poste de relais), *puharas* (forts), *rambo* (auberges) où ils peuvent facilement se ravitailler. Les chroniqueurs Juan de Betanzos, Pedro Domingo de Ondino ou encore Garcilaso de la Vega, parlent régulièrement dans leurs textes de la route. Mais c'est rare dans le jeune soldat Pedro Cieza de León, particulièrement observateur, qui se rendait la meilleure description. À noter qu'en 1614, Gaspar Poma de Ayta littra les *Andes* qui jalonnent la route mais l'inventaire s'avère incomplet. Déjà à l'époque, à l'image du réseau des routes pavées romaines à partir du 7^e siècle, le Qhapaq Nan commence à tomber dans l'abandon et l'oubli.

Il faudra attendre l'expédition d'Alexander Von Humboldt à la fin du 18^e siècle pour que la route soit mentionnée à nouveau : "La Grande Route Inca fut une des merveilles les plus belles et les plus gigantesques jamais réalisées par l'homme". Mais c'est l'archéologue américain John Haynes qui mènera en 1979 la recherche terrain la plus détaillée avant que le péruvien Ricardo Espinoza ne lance dans le projet pharaonique de partir explorer à pied et de documenter le réseau de Quito à La Paz, ce qui provoquera la candidature de la route à la liste de Patrimoine Mondial de l'UNESCO.

sur le web

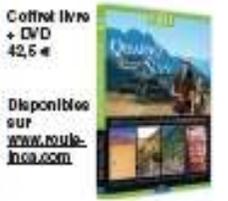
www.route-inca.com

En savoir plus

Bon livre "À la recherche de la Grande Route Inca : 6000 kilomètres à travers les Andes", indispensable complément pour revivre l'extraordinaire périple de Megan Son et Laurent Grenier. Un récit d'aventure, jalonné de photos à couper le souffle, de découvertes passionnantes et de rencontres des plus inoubliables. Editions GEO - 36 €, 28,5 x 25,5 cm - 288 pages.



DVD "Qhapaq Nan" réunit tous les détails de la quête exaltante menée pour reconstruire et préserver cette route mythique. Editions GeoCedion Programmes, 14,90 €



Coffret livre + DVD 42,5 €

Disponible sur www.route-inca.com

légende, nde légende légende légende légende légende

est géré par l'ONG Kuntur, avec le concours de l'Institut de Montagne, une organisation nord-américaine. Ce petit homme trapu au sourire permanent arpente la Route tout au long de l'année, à l'écoute des cinq communautés avec lesquelles il travaille main dans la main : "Je tire de ce projet une grande fierté. Il devrait générer à l'avenir une source de revenus pour ces zones isolées et permettre de faire découvrir aux voyageurs étrangers et aux Péruviens, qu'il ont eux-mêmes oubliés, cette portion fantastique du Qhapaq Nan."

À Pomachaca, le "pont du puma", deux adolescents en pantalons "baggy", tee-shirt et casquette de base-ball nous rejoignent. Notre étonnement fait sourire Basilio : "Eh oui, nous

25^e Heure : le livre au sommet

Photo Laurent Granier



Laurent Granier entre « Tintin et Indiana Jones »

Photo Laurent Granier

Infatigable globe-trotter avec Megan, sa compagne américaine, Laurent Granier rentre d'un fabuleux périple le long des 6 000 kilomètres de la Grande Route Inca, voie royale tracée voici plus de cinq siècles à travers la Cordillère des Andes. Le Manceau raconte cette aventure marquée du sceau de Tintin et d'Indiana Jones.

« Le Maine Libre » :
D'où vient votre goût
pour les expéditions

Laurent Granier : Etudiant à l'École supérieure de commerce à Paris, j'ai suivi tous mes stages en Asie. Puis, sortant du service militaire au titre de la coopération à Bogota, j'ai voulu marquer une pause avant de travailler. Ce fut mon premier voyage, Paris-Tokyo. Depuis, je n'ai pas arrêté. Je suis parti sur les traces de Jacques Cartier au Canada, puis sur celles des chercheurs d'or vers le Klondike. Ensuite, j'ai suivi aux Etats-Unis la route de Lewis et Clark. Toujours en empruntant des moyens de transports traditionnels. La marche ou le cheval.

Comment avez-vous découvert la Route des Incas ?

Avec Megan, nous avions envie d'une grande marche dans les Andes. Et nous sommes tombés sur l'histoire oubliée de cette route royale qui structurait l'empire Inca avant la conquête espagnole. Cette route existe toujours, avec parfois des sections pavées monumentales. Un joyau du patrimoine mondial que personne ne connaissait vraiment.

A 3 000 mètres d'altitude, dans des régions désolées,



Laurent Granier et sa compagne Megan ont parcouru 6 000 km sur la crête de la Cordillère des Andes.

C'est un périple éprouvant. De plus, l'aventure est parfois dangereuse...

80 % de l'itinéraire est en altitude, dans des reliefs très accidentés. Par ailleurs dans ces régions très isolées et très pauvres, les habitants peuvent réagir violemment. Au Pérou, dans une région minière, nous sommes arrivés au mauvais moment. On nous a pris pour des espions des propriétaires de la mine et ça a été très chaud. Le recours à la violence est ordinaire dans ces repêils de la Cordillère où le principe de la justice populaire expéditive est courant. Au Pérou, un couple de Tchèques a été lapidé à mort.

Les six pays traversés par la route royale se sont portés candidats pour inscrire ce monument au patrimoine de l'Unesco. Que changerait cette reconnaissance ?

Ce serait énorme. Car au-delà de la protection d'un monument exceptionnel, cela

valoriserait le développement des régions concernées. Aucun gouvernement ne peut assumer seul un tel projet. Il faut impliquer les populations locales. La protection et la mise en valeur de la route favorisera des projets d'éco-tourisme, de reforestation, de développement durable. Les enjeux sont passionnants.

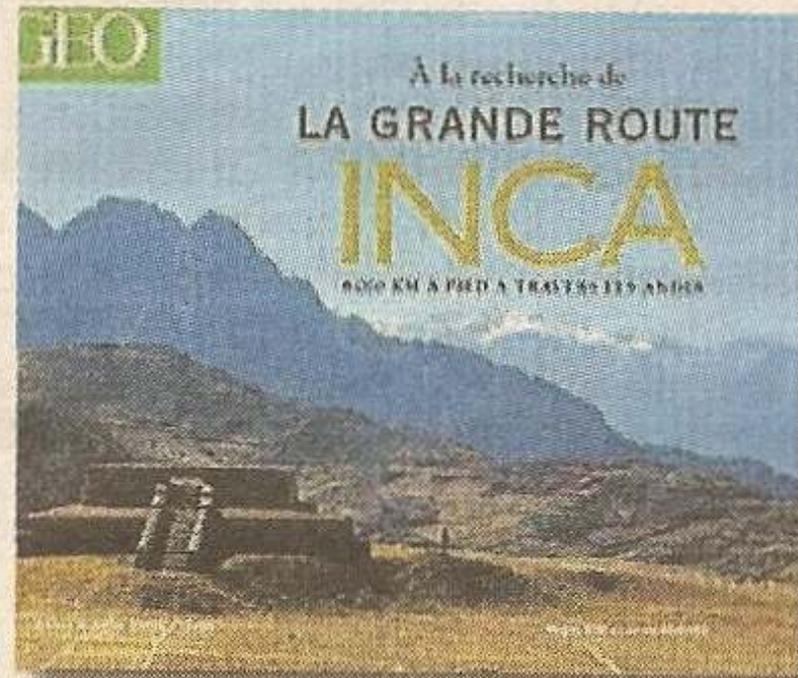
Quels sont vos projets personnels ?

Nous allons continuer à suivre cette Grande Route, en devenant un peu les ambassadeurs pour défendre sa survie, la faire connaître aussi. Nous allons réaliser un documentaire, plus scientifique, et écrire un autre livre. Car c'est une histoire formidable, porteuse à la fois de légendes et d'avenir pour les communautés andines. On se sent à la fois Tintin et Indiana Jones.

• A la recherche de la Grande Route Inca par Megan Son et Laurent Granier. Editions Géo. 35 €.

Décembre 2008

■ À la recherche
de la grande route Inca



Laurent Granier et Megan Son ont marché 6 000 km dans les Andes à la recherche de la grande route Inca, voie de communication abandonnée, légende ressuscitée. Le récit du réseau routier inca, la plupart du temps à plus de 3000 mètres d'altitude, est fascinant. De chaman en légende, de Pérou en Argentine, au propre comme au figuré nous sommes transportés au-dessus des nuages. (Hervé Bertho.)

Laurent Granier et Megan Son, Géo, 250 pages, 35 €.

Par Laurent GRANIER (98)



QHAPAQ ÑAN À la recherche de la Grande Route Inca

Pendant 18 mois, sur plus de 6 000 kms, Laurent et Megan sont partis marcher et documenter cette route légendaire, candidate à la liste du patrimoine de l'UNESCO. Un voyage inédit au cœur de la cordillère des Andes.

Tout commence avec Ricardo « El Caminante » Espinosa. En Août 2005, nous découvrons l'existence du Qhapaq Ñan, la « Route royale » en quechua, grâce à son livre qui relate sa marche sur le chemin mythique, depuis Quito en Équateur jusqu'à La Paz en Bolivie. Cette gigantesque colonne vertébrale de plus de 6 000 kms s'étalant du Sud de la Colombie actuelle au milieu de l'Argentine et du Chili, en passant par le Pérou et la Bolivie, constituait alors l'axe principal du projet politique et économique de l'Empire inca. Comparable à la Route de la Soie en Orient, il permettait à l'Inca de contrôler son Empire et de déplacer ses troupes depuis la capitale, Cusco. Le long de cette route parfois pavée, un système ingénieusement organisé de Chasqui Wasi (poste de relais), Pukaras (forts), Tambos (auberges)... Un réseau secondaire de routes transversales de plus de 40 000 kms reliait alors le Qhapaq Ñan à la côte pacifique et au bassin amazonien.

Les Chasquis, les coursiers à pieds, pouvaient alors, grâce à un système de relais extrêmement efficace, véhiculer l'information à une vitesse incroyable !

Ce patrimoine archéologique d'une valeur incomparable existe toujours aujourd'hui, mais est en danger imminent de disparition. Devant ce constat d'urgence, nous décidons de partir à notre tour explorer cette route extraordinaire. Au delà du défi physique de cette marche, notre voyage a aussi pour objectif de constater les enjeux qui lui sont associés en terme de sauvegarde du patrimoine archéologique, de l'environnement et de l'héritage culturel des communautés andines. Sans soutien logistique, nous nous lançons ainsi dans le projet le plus long et le plus difficile que nous ayons jamais entrepris et par là même, devenons les premiers Européens à suivre l'intégralité de cette route mythique depuis la Conquête espagnole.



Laurent et Megan sur la Route royale.

Le défi est de taille : plus de 80 % du chemin se situe au-dessus de 3 000 m d'altitude, sillonnant de profondes vallées encaissées, des déserts, des plateaux inhabités... Malgré l'imprécision des informations récoltées dans les textes des chroniqueurs espagnols ou des cartes, nous allons tenter de reconstituer ce vaste puzzle, en nous aidant des recherches scientifiques des archéologues, des historiens et des spécialistes, et aussi avec le soutien des communautés andines dont nous serons tributaires.

Acût 2005. Nous nous sentons terriblement seuls ce soir. Blottis l'un contre l'autre dans notre petite tente, la pluie ruiselle contre les parois et les gouttes d'eau clapotent sur la toile, seul bruit dans cette immensité sauvage qui nous entoure. L'odeur humide et tensive qui envahit l'air glacial nous rappelle que nous sommes à plus de 3 000 m d'altitude, au beau milieu du parc naturel d'El Ángel, en Équateur. C'est le point de départ de notre longue marche sur le Qhapaq Ñan, la Grande Route Inca. Nous aurions dû commencer en Colombie, depuis la ville de Pasto considérée comme la limite nord de l'Empire inca, mais de récentes altercations entre la guérilla et les paramilitaires colombiens nous en ont dissuadés...

Au village d'El Ángel, nous lions connaissance avec Susan, de l'ONG Randi Randi, spécialisée dans la protection des réserves d'eau. Militante active en faveur de la préservation du parc, elle nous transmet son enthousiasme comme son inquiétude : « Les páramos contiennent des réserves d'eau d'une importance vitale pour les vallées. Ils fonctionnent comme d'énormes éponges qui retiennent et redistribuent l'eau vers les régions situées en aval, grâce à un réseau de ruisseaux et de rivières. Pour préserver au mieux les écosystèmes traversés par le Qhapaq Ñan, il est impératif de créer des réserves naturelles. Les communautés avec lesquelles nous travaillons le comprennent d'autant mieux que ces régions sont associées à la Pachamama, la déesse terre, essentielle dans la cosmologie des cultures andines ».

Pendant les 1^{ères} semaines, le Qhapaq Ñan se fait désirer... Nous ne trouvons aucune portion visible de la route dans le nord de l'Équateur, à part les quelques mètres d'une section pavée dans la banlieue de Quito. Mais on peut facilement l'expliquer. Nous sommes aux limites nord de l'Empire, une zone où les Incas ne sont restés que très peu de temps avant l'arrivée des conquistadores. Il semblerait donc qu'ils n'aient pas construit de portions élaborées et de grande taille, mais se soient contentés d'utiliser les chemins existants. De plus, cette région est densément peuplée et les infrastructures modernes, les tremblements de terre et les éruptions volcaniques ont sans doute détruit les chemins précolombiens. Ce n'est qu'au sud d'Achupallas, au centre de l'Équateur, que la Route du Soleil finit par apparaître dans des proportions stupéfiantes, avant de disparaître à nouveau jusqu'au Filón de Taranza, au nord de la frontière péruvienne.



Folklore dans l'un des villages.

À notre arrivée au village de Yanta, au nord du Pérou, on nous invite à entrer dans une grande bâtisse en terre. Quand nous demandons ce qui se passe, personne ne nous répond... À l'intérieur, encerclés par tous les habitants, nous sommes installés sur un banc en face de 3 hommes qui nous dévisagent méchamment. Nous comprenons rapidement que nous sommes en train de comparaître à un procès : nous sommes accusés de travailler pour une mine étrangère. Devant notre incompréhension, le juge furieux nous lance : « Vous savez quoi ? Vous allez recevoir un châtiment exemplaire. Vous allez payer pour les autres ! » Les villageois deviennent très agressifs et violents. Pendant 1h30, au milieu des insultes, nous essayons de les persuader de notre innocence. Après avoir débâillé tout notre barda, nous leur prouvons notre bonne foi en leur montrant sur nos cartes l'itinéraire de la

Grande Route Inca. Ils nous expliquent que la mine, située sur les hauteurs, polluée terriblement l'eau des rivières provoquant maladies, cancers de l'estomac et infections de la peau... Quelques semaines auparavant des porte-paroles, qui s'étaient rendus à Piura pour plaider leur cause auprès des autorités, ont été assassinés. Leur verdict tombe : ils refusent de nous laisser suivre la Route et nous obligent à contourner la région, en passant par la côte.



Une portion fantastique du Qhapaq Ñan.

Dans les semaines suivantes, la Route apparaît régulièrement, comme au Sud de Huacabamba, récemment réhabilitée par les communautés environnantes, ou sur les flancs du Mont Huayllas, où il surgit dans des proportions spectaculaires, à plus de 4000 m d'altitude, agrémentée d'escaliers en pierre monumentaux. À Huarí, nous rejoignons Basilio, l'homme de terrain de l'organisation Inka Naani. « Voie inca » en quechua, un des rares projets de développement durable qui existe aujourd'hui sur la Grande Route Inca au Pérou. Débuté en 2003, il est géré par l'ONG Kuntur, avec le concours de l'Institut de Montagne, une organisation nord-américaine. Ce petit homme trapu au sourire permanent arpente la Route tout au long de l'année, à l'écoute des 5 communautés avec lesquelles il travaille main dans la main : « Je tire de ce projet une grande fierté. Il devrait générer à l'avenir une source de revenus pour ces zones isolées et permettre de faire découvrir aux voyageurs étrangers et aux Péruviens, qui l'ont eux-mêmes oubliée, cette portion fantastique du Qhapaq Ñan. À terme, le projet devrait favoriser la réhabilitation de la Route, le financement de programmes de reforestation et la réintégration de l'élevage du lama. J'ai par ailleurs travaillé à un ouvrage, Apus y Runas, qui compile toutes les légendes et les histoires populaires liées aux régions traversées

par la Route. Comme les Anciens ne les ont pas obligatoirement transmises aux nouvelles générations, ce livre devrait faire revivre la mémoire de ces lieux ».

À Pomachaca, le « pont du puma », 2 adolescents en baggy pants, tee-shirt et casquette de base-ball nous rejoignent. Notre étonnement fait sourire Basilio : « Eh oui, nous sommes bien loin des ponchos et des chapeaux de feutre du passé. Les jeunes sont à la mode, même au milieu des montagnes ! ». Deux lamas bâtés à l'aide de petits sacs de toile seront également du voyage.

Nous remontons la rive sud de la rivière Puchca avant d'amorcer une pénible ascension vers le village de Castillo. Et là, à nouveau, nous nous heurtons à l'impensable : la construction récente d'une piste de terre a démolit certaines sections du Qhapaq Ñan, qui se retrouvent dès lors ensevelies sous des tonnes de gravats. « Nous n'avons rien pu faire : ils sont arrivés avec leurs bulldozers et ont tout détruit ».

La piste s'éloigne alors du Qhapaq Ñan qui prend la forme d'une somptueuse portion pavée, large de 7 à 8 m, structurée selon un système de rigoles de drainage et de petits ponts, et bordée de murs de pierres. Tout le long, nous contempions régulièrement des ruines de tambos, colcas (réserves à nourriture) et ushnus (plates-formes cérémonielles). En montant ensuite en direction du col de Waga Punta, la Route se transforme, quand la pente est trop raide, en une plate-forme creusée à même les flancs de la gorge, soutenue par des murs et appuyée parfois sur de grandes rangées d'escaliers. Mais c'est en haute altitude qu'elle prend des proportions extraordinaires. Qu'elle ait pu braver 500 ans sans entretien s'avère stupéfiant ! Ici, les ingénieurs incas ont fait preuve d'une ingéniosité hors du commun pour dompter la nature sauvage.

En redescendant vers le village de San Cristóbal de Tambo, nous constatons qu'un paysan a intentionnellement agrandi son champ en empiétant sur l'intégrité de la largeur de la Route. Basilio se gratte le front : « Il faut absolument éviter ce genre de chose. J'ai beau m'évertuer à répéter qu'il est impératif de protéger la Route, certains ont toujours du mal à comprendre son importance et



Les jeunes ne sont pas toujours en ponchos

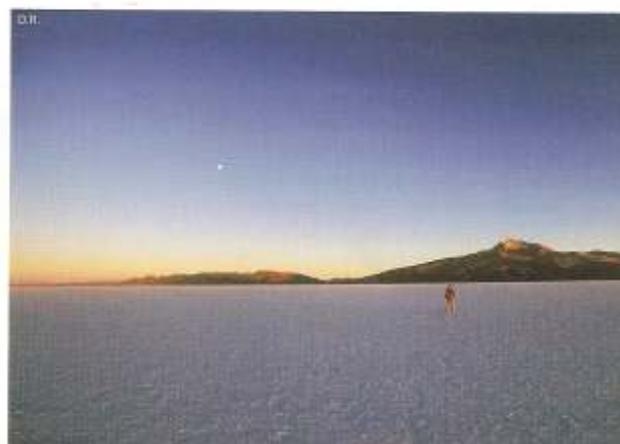


En haute altitude, cela prend des proportions extraordinaires...

ce qu'elle symbolise. Ils ont l'impression que ce n'est qu'un sentier comme les autres, agrémenté de quelques pierres ». Plus loin, il continue : « C'est difficile de rattraper des siècles de maillage culturel ! Le quechua a été réintroduit dans les écoles seulement dans les années 70. Tout ce qui a un rapport avec la culture indigène a été progressivement perdu. C'est vrai du Qhapaq Ñan mais aussi des traditions, de la langue et de l'histoire populaire. Certains manifestent un vif désir de réapprendre tout cela ».

Plus au sud, nous retrouvons la Route sur les bords du Lac Junin, infesté aussi par la mine voisine avant de rejoindre Cuzco, le « nombril du Monde ». Puis nous pénétrons dans l'Altiplano, longeons le Lac Titicaca et retrouvons une équipe d'archéologues en Bolivie. Savia, une ONG locale, spécialisée dans la protection de la biodiversité et le développement durable, travaille sur le Qhapaq Ñan et sa cartographie, en partenariat avec les archéologues de l'Universidad Mayor de San Andrés. Juste au sud de Viacha, nous retrouvons avec joie la Route, sur une section large de plus de 6 m mais griffée par des traces de pneus et malheureusement détruite des kilomètres plus loin par l'activité agricole. Daniel Gutierrez Osinaga, notre chef d'équipe, a des allures d'Indiana Jones des temps modernes avec son chapeau de feutre, son GPS et son rouleau de cartes topographiques. Ce talentueux archéologue bolivien spécialiste des chemins précolombiens en Bolivie, s'emporte : « Comme vous pouvez le constater, les champs ont recouvert aujourd'hui des sections entières de la Route dans cette région de l'Altiplano. Les mines utilisent aussi son tracé pour faire passer leurs camions. Mais une des causes majeures de la disparition des chemins précolombiens reste la construction des routes modernes bitumées ».

Au sud de Parí, nous perdons la Route sur les bords du lac Poopó. Une fois passé le village de Huarí, à une centaine de kms plus au sud, nous rattrapons une section sablonneuse qui bifurque en ligne droite depuis la Route vers la masse imposante du mont Gordo. Trouver le Qhapaq Ñan relève de différents facteurs : une documentation écrite, des images satellites, une bonne dose de chance et de persévérance et l'information locale. Alors que nous l'avons à nouveau perdu au milieu des champs de quinoa, au niveau du hameau de Soraga, ce sont les autorités locales qui viennent cette fois-ci à notre secours. Guidés par Don Pedro, un des leaders de la communauté, nous passons d'apacheta en apacheta, des monticules de pierres laissées par les marcheurs en offrandes aux esprits. Espacées chacune d'environ 1 km, elles ressemblent à de minuscules phares jalonnant la Route au milieu des ondulations du plateau. Nous grimpons ensuite une voie de marches en légère pente qui mènent à une section de la Route, large de plus de 9 m et bordée par des murets de pierres. Au loin, nous pouvons



Ce trésor du patrimoine mondial existe bel et bien...

distinguer les vestiges du tambo de Sevaruyo qui se dresse, solitaire, au milieu du paysage. Don Pedro pointe du doigt vers le sud : « Dans le temps, cette Route était très empruntée car c'était la route principale entre l'Argentine et le marché de Challapata. On y voyait de nombreuses caravanes de lamas et des troupeaux. Pratiquement plus personne ne l'utilise maintenant, les gens préfèrent voyager en camion. Puisque vous voulez marcher jusqu'en Argentine, vous n'avez qu'à la suivre jusqu'à la frontière. On l'appelle ici le Camino argentino ».

Le col d'Abra del Acay, perché à près de 5000 m d'altitude au nord de l'Argentine, est le point le plus élevé du Qhapaq Ñan. À partir de là, les spécialistes considèrent que le tracé du Qhapaq Ñan suit plus ou moins celui de la célèbre Ruta Cuarenta, qui traverse le pays du Nord au Sud, sur plus de 5000 kms. C'est la partie la plus douloureuse de notre marche : un désert infernal ponctué d'oasis très éloignées les unes des autres. Le Qhapaq Ñan s'avère très difficile à trouver mais se révèle sporadiquement jusqu'au petit tambo de Tambillos depuis lequel nous cherchons une dernière trace visible du chemin. Nous empruntons un petit sentier à peine visible qui sort du site au milieu d'une végétation rase. Puis soudain, une trace immense apparaît dans le paysage. Le Qhapaq Ñan éclate une dernière fois, sur les pentes de la masse imposante du mont Aconcagua, à 6 000 kms de son point de départ...

Ce trésor du patrimoine mondial existe bel et bien, du Sud de la Colombie à l'Aconcagua en Argentine, et paraît attendre une seule chose : renaitre pour jouer à nouveau son rôle historique d'unificateur des Andes.

Jeu de piste sur la cordillère des Andes

Reportage. Deux Costarmoricains ont parcouru la grande route de l'empire Inca. Soit 6 000 km à pied, le long de la cordillère des Andes, en 18 mois.

« C'était un jeu de piste à l'échelle du continent. C'est la première fois que cette voie est documentée et filmée de bout en bout », raconte Laurent Granier, globe trotter de 34 ans et coauteur de *La grande route inca* avec son amie Megan Son.

Cette artère de l'empire Inca (autour de 1200 - 1532 après JC), appelée « Qhapaq Nan », serpente sur la cordillère des Andes, entre 800 et 5 000 mètres d'altitude. Elle traverse six pays : Colombie, Équateur, Bolivie, Pérou, Argentine et Chili.

« **Aucun tracé complet n'existe. On jouait un peu les Indiana Jones. Nous demandions aux archéologues locaux et aux habitants de nous guider** », poursuit l'amateur de routes historiques, qui a déjà traversé l'Alaska à cheval, les États-Unis, ou encore rallié Paris à Tokyo.

Véritable défi, *La grande route inca* a été leur expédition la plus longue, dans des conditions souvent extrêmes : « **Le corps ne s'habitue jamais vraiment.** »

Devenant par ailleurs dépendant de l'hospitalité andine, Laurent et son amie ont aussi dû apprendre à

se faire connaître auprès de la population. « **Il est arrivé que nous soyons mal accueillis, notamment une fois, où les villageois nous suspectaient de travailler pour des mines, qui polluent dramatiquement l'environnement.** »

Leur film, diffusé en quatre épisodes de 26 minutes, est une impressionnante balade, entre passé et présent, dans des paysages somptueux.

A la demande des chaînes de télévision, le couple se met aussi en scène et confie ses humeurs : « **Ce n'était pas notre idée, mais le résultat est vivant et drôle. Le monteur s'est amusé !** »

Désormais installé à Trégastel, dans les Côtes-d'Armor, le couple se prépare à y retourner, avec des projets d'éco-tourisme. La route inca, qui ne bénéficie d'aucune mesure de préservation, devrait être classée cette année au patrimoine de l'Unesco.

Sonia LABESSE.

France 5, 15 h.



Ce documentaire traverse six pays : Colombie, Équateur, Bolivie, Pérou, Argentine et Chili.

15.00 La grande route inca ①

★★ *Inédit.* Série doc. (1/4). «Les hautes terres du Nord». Megan et Laurent ont traversé la Cordillère des Andes à la recherche de la route de l'empire inca : le Qhapaq Nan. **Notre avis** : Un récit fascinant. *Voir page 52.* 8142

**La Grande Route
inca **Pari tenu****

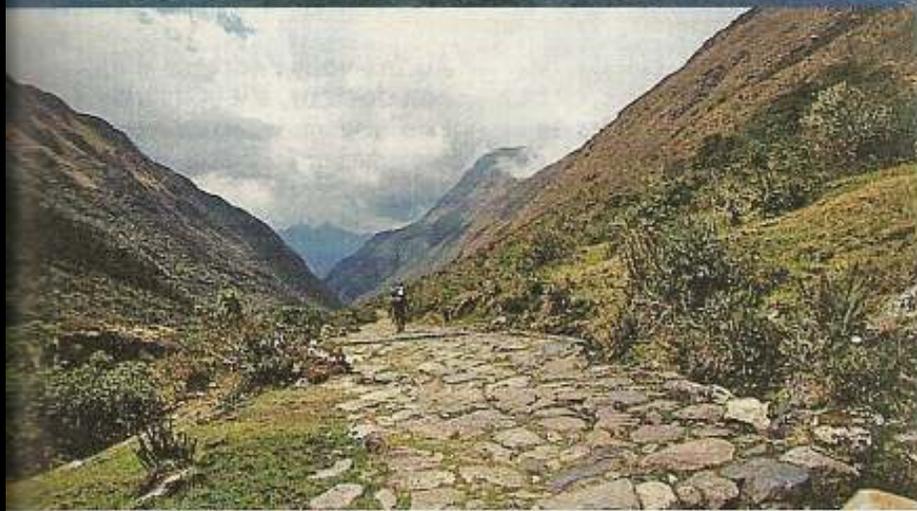
15.00 France 5

INÉDIT

★★ **SÉRIE DOC.** Megan et Laurent ont fait un pari : parcourir à pied le chemin tracé il y a plus de cinq cents ans par les Incas : le Qhapaq Nan. Colombie, Équateur, Pérou, Bolivie, Argentine et Chili, leur périple a duré dix-huit mois. La marche éprouvante, les incidents de parcours, les coups de cœur et les coups de gueule en font un témoignage exceptionnel sur ce patrimoine historique, culturel et écologique qu'il faut préserver. **C.H.**

15.00 La grande route inca ★★ 8142

© Inédit. Série documentaire (1/4). «Les hautes terres du Nord». Un couple traverse la cordillère des Andes par la route légendaire de l'Empire inca. **Notre avis:** Des images superbes.



3

DVD À la recherche de la grande route inca

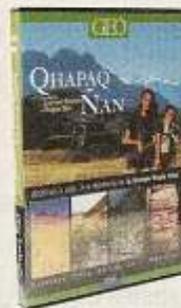
Un couple a parcouru 6 000 kilomètres à pied à travers **la cordillère des Andes**. Carnet de voyage.

Qhapaq Ñan était, à l'apogée de l'Empire inca, une région immense qui s'étendait du sud de la Colombie actuelle au centre de l'Argentine et du Chili, en passant par le Pérou et la Bolivie. Aujourd'hui, c'est une route de près de 6 000 kilomètres, perchée à plus de 3 000 mètres d'altitude, candidate pour être inscrite au patrimoine de l'Unesco et qui est menacée de disparaître. Explorateurs confirmés, Laurent Granier (photographe) et Megan Son (journaliste) ont entrepris l'itinéraire complet de cette route des Incas, un pé-

riple de dix-huit mois, avec des lamas en guise de sherpas. Sites antiques et villes légendaires se succèdent. Les paysages sont d'une beauté à couper le souffle, les sommets escarpés des Andes émergent d'une brume ambiante, mais l'oxygène qui se fait plus rare rend l'expédition physiquement éprouvante et ralentit la progression. Diffusé également cette semaine sur France 5, à 15 heures, ce voyage fait par ailleurs l'objet d'un superbe livre, riche en illustrations. ■

Corinne Calmet

DVD, 20€. Livre, 249 p., 35€. Éditions Géo.



LUNDI

VOYAGES A LA DÉCOUVERTE DES MERVEILLES DU MONDE

CES COUPLES QUI QUITTENT TOUT POUR L'AVENTURE

La cordillère des Andes à pied

France 5 consacre une série documentaire au périple de Laurent Granier et de Megan Son, sa compagne sur la route des Incas. Gros plan sur ces couples et ces familles qui vivent d'amour, de voyages et de défis.

15H00/DOC.
LA GRANDE ROUTE INCA

TELE STAR: A 34 ans, qu'est-ce qui vous a donné envie de parcourir la cordillère des Andes pendant un an ?

LAURENT GRANIER: Avec ma compagne, Megan Son (36 ans), nous avons déjà fait pas mal d'expéditions sur des routes historiques, comme celle de la soie en Asie ou celle des chercheurs d'or en Alaska. Nous voulions être les premiers marcheurs à parcourir intégralement cette voie tracée au XVI^e siècle par les Incas et que l'Unesco souhaite inscrire au patrimoine mondial.

Vous aviez d'ailleurs choisi de voyager léger ?

L.G.: Oui, plus c'est long, plus c'est fon, et plus elle dit banco tout de suite.



Laurent Granier et Megan Son. Une telle équipée, entre 500 et 5000 mètres d'altitude.

notre matériel photo, trois litres d'eau et quelques galettes à manger. On se faisait héberger chaque jour au gré de nos rencontres.

Vous étiez toujours bien accueillis ?

L.G.: Dans 99 % des cas, super bien. Notre seul vrai mauvais souvenir, c'est dans un village du nord du Pérou. On a

Dans cette grande traversée de 6000 km, qu'est-ce qui a été le plus difficile ?

L.G.: Jouer tous les jours les Indiana Jones pour retrouver la route qui a partiellement disparu. Et l'altitude ! Environ 80 % du parcours se situe au-dessus de 3000 m. On avait une tendinite qui traitait et mal au dos à force de marcher 30 à 40 km par jour.

Vous aviez d'ailleurs choisi de voyager léger ?

L.G.: Oui, on a abandonné nos lamas, nos tentes et nos sacs de couchage pour ne garder que

failli être lynchés à l'issue d'un procès populaire : les villageois nous prenaient pour des chercheurs d'or payés par des entreprises étrangères. On a eu chaud. Quinze jours avant, deux Polonais avaient été lapidés à mort ! Ce voyage fait l'objet de cette série documentaire sur France 5 et d'un livre*.

Ca vous rapporte combien cette affaire ?

L.G.: Juste assez pour financer l'expédition suivante !

PROPOS RECUEILLIS PAR
CAROLINE BONACOSSA

*A lire : A la recherche de la grande route inca, Geo éditions.

En famille sur un voilier



Pour deux ans d'aventure, Cécile (28 ans) et Olivier de La Roche-foucauld (30 ans) ont embarqué leurs cinq enfants (le sixième est né pendant le périple) sur un voilier de 17 m².

A lire : Les Enfants du large, Le Cherche Midi.

Le tour du monde en mobil-home

Depuis 1999, le couple Marais et ses trois enfants (Lauisa, 16 ans, Lola, 14 ans et Léo, 11 ans) ont parcouru 160000 km sur cinq continents dans leur mobil-home. Prochaine destination : l'Afrique, cet été.

Les parois vertigineuses de la planète



Depuis dix ans, Arnaud Petit (37 ans) et Stéphanie Bodet (32 ans) escaladent les falaises les plus vertigineuses de la planète et trouvent parfois refuge pour la nuit sur des escarpements de 50 cm de large. Saïssissant !

■ Reportage

Huit expéditions à travers le monde. Dix livres. Deux films. Des dizaines de conférences. Installés à Pleumeur-Bodou, Laurent Granier et Megan Son ont monté une vraie start up de l'aventure. Le monde n'a presque plus de secrets pour eux. Dans leur dernier périple, ils ont marché sur la route de l'Inca, du nord au sud du continent sud américain. Un défi et une rencontre hors du commun.

Christophe Ganne



■ PLEUMEUR-BODOU - Laurent Granier ne rate jamais une édition des 24 h à la voile. Son bateau est déjà prêt pour le mois d'août.

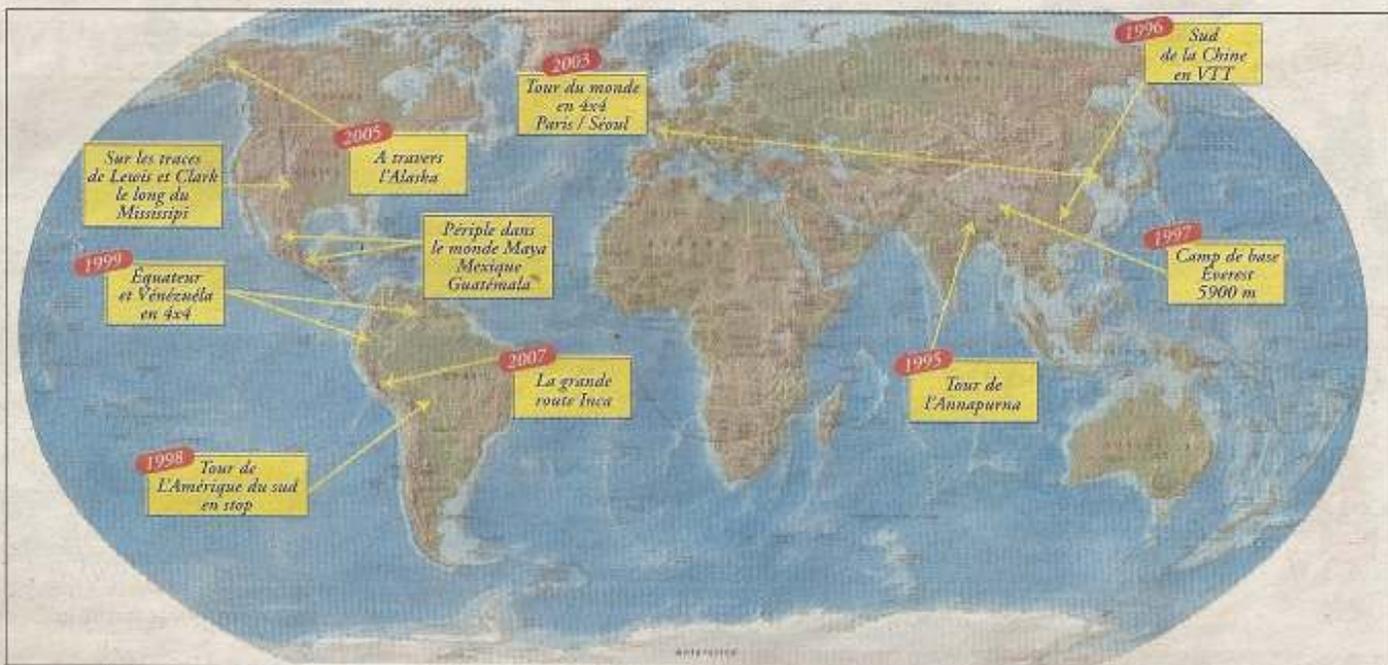
Ne venez pas le matin. On écrit ». L'organisation est précise. Laurent Granier et Megan Son font appel à leurs souvenirs. Deux ans après leur retour de la grande route inca, ils en écrivent le récit. Une nouvelle déclinaison de leur périple, après le beau livre qui raconte leur parcours, le film qui vient de passer sur France 5 et les multiples conférences qu'ils donnent

à travers le monde. « Cette fois, nous allons plus parler de nous dans ce récit. Ce voyage nous a tellement marqué. » (Voir ci-contre).

8 000 livres

Dans la maison familiale de Kéréroc, à Pleumeur-Bodou, le couple a posé son sac depuis un an et demi. Les ordinateurs crépitent : « Chacun écrit un

Une start-up de l'aventure



chapitre », dit Megan avec un large sourire. Le couple est sans cesse en déplacement. « Le premier livre a eu un tel succès — 8000 ventes en un mois et demi — que nous allons le promouvoir partout avec le film. Pour les autres expéditions nous n'avions pas connu ça. Mais nous n'avions pas pris assez de temps peut être pour aller à la rencontre du public qui a envie de nous rencontrer. » Le couple s'apprête à partir quelques heures plus tard pour le Salon du livre de Barcelone, à l'invitation de l'office du tourisme périlien. Une expérience qu'ils avaient déjà connue à la foire internationale de Caen : « Ils ont reconstitué un wagon du train qui monte au Machu Picchu, on y installe notre exposition puis à la sortie le public assiste à la projection de notre

l'aventure. » Le couple ne s'embarrasse pas de principes : « On ne se prend pas au sérieux. Nous n'avons pas envie de faire des documentaires chiants. On voulait raconter des aventures, des histoires, des rencontres avec les peuples. Quand on a une idée, on n'attend pas des budgets phénoménaux. On dit banco et on y va. Souvent avec les moyens du bord. »

Une sorte d'inconscience maîtrisée. Un peu de chance. Un défi physique et une bonne humeur face à toutes sortes de situations délicates.

Une quête à travers les voyages

L'Alaska à cheval sur les traces des pionniers de la ruée vers l'or. Un périple sur les traces de la première expédition à





assisté à la projection de cette première expédition à l'ouest du Mississippi, celle de Lewis et Clark, en canoë, à pied et à cheval. À suivre en couple cette fois, un voyage dans le monde Maya. Auparavant, Laurent Granier, seul avait enchaîné les aventures dès 1995 : un tempérament à ne pas rester en place. Une boulimie de découvertes et de rencontres.

Huit expéditions

Le couple prend ça avec nature et décontraction. À peine la trentaine et déjà huit expéditions et dix livres pour les raconter. Ni Indiana Jones, ni documentaristes scientifiques, les auteurs ont plus des allures de Tintin reporter avec un côté naïf mais authentique, amateurs mais réalistes, spontanés et authentiques en tous les cas. « C'est ce que le public aime chez nous. »

Laurent Granier et Megan Son se sont rencontrés en 2002 à Séoul. Lui est sorti de Sup de Co Paris, « mais les nombreux stages à l'étranger m'ont donné envie de bouger ». Elle, américano-coréenne, rentrait dans son pays d'origine avec l'intention d'y travailler. Ensemble ils ont décidé de tailler la route : « On avait envie de faire quelque chose et de faire partager notre passion. En fait, on a monté une sorte de start-up de

« On ne fera pas mieux » Après avoir utilisé leurs chaussures sur plusieurs continents, le périple d'un an et demi sur la grande route Inca a changé les deux jeunes aventuriers. « C'est la plus belle histoire. En termes de sujet, on ne fera pas mieux. » L'émotion est encore palpable deux ans après. Les techniques de Sup de Co ont permis à Laurent Granier de savoir vendre leurs projets. À chaque expédition, il propose ses sujets aux grands magazines de reportages : *Géo*, *Voyager*, *Trek* ont publié les récits de leurs périples. A chaque fois, ils ramènent du son, des photos et des vidéos. Émissions de radio, expositions, rencontres s'enchaînent. Le couple en a fait son métier et sa façon de vivre : « Quand on est revenu de la route Inca, on s'est retrouvé dans un petit appartement qu'on nous avait prêté à Paris. On avait envie de grands espaces et de nature. Je me suis souvenu des coins de mon enfance à Pleumeur-Bodou et Trégastel. Nous sommes venus nous installer ici. » Megan a découvert une région qu'elle ne connaissait pas, « où les gens sont charmants et les paysages très beaux ».

« On ne fera pas mieux »

« Parfois on doute » Pour autant, le couple reconnaît être parfois impatient : « Quand nous sommes en ex-

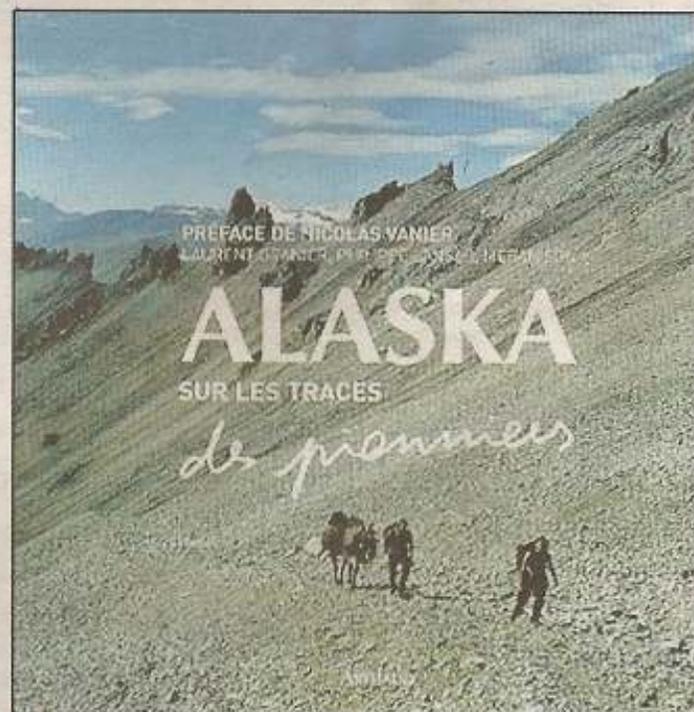


■ PLEUMEUR-BODOU - En quelques années, Laurent Granier et Megan Son ont réalisé huit expéditions et publié dix livres pour raconter leurs périples.

pédition, tous les jours c'est la découverte mais c'est aussi très fatigant. Le plus dur c'est d'être entre la fin d'un projet et un nouveau. Parfois on doute à ce moment-là. »

Dans la cour de la maison familiale, Laurent Granier a profité de quelques jours pour nettoyer et préparer son bateau pour les prochaines 24 h de la voile de

Trégastel. « Toute la famille y participe. Jamais on ne loupe ça. L'an dernier on a fait 10e », se réjouit-il déjà. L'été prochain, il remarquera, avec un groupe cette fois sur la grande route Inca : « Mais je reviens le 13 août. Et je serai là pour le départ des 24 h », assure-t-il. L'aventure commence parfois au bout du chemin.



■ Dans leur précédent ouvrage, le couple a raconté sa traversée de l'Alaska.

PEINTURE - RAVALEMENT
TRAITEMENTS EXTERIEURS
Particuliers - Syndics - Collectivités - Professionnels

Ravalement / Traitements

- ▶ **Imperméabilisation des façades**
(I1, I2, I3 et I4; garantie 10 ans) DTU 42-1
- ▶ **Peinture & enduits décoratifs**
(D2/D3; 10 ans de bonne tenue)
- ▶ **Isolation thermique par l'extérieur**
(garantie 10 ans + Crédit d'impôt jusqu'à 40%*)
- ▶ **Nettoyage / Démoussage / Hydrofugation** toitures & murs
- ▶ **Tous travaux de peinture**

* Suivant la réglementation en vigueur

Raub

Décoration
intérieure
sols &
murs

Hall d'exposition
ouverture
le samedi

Route de Trébeurden - Lannion - 02 96 48 76 52 - www.raub.fr

6000 km à pied sur la route Inca

Le patrimoine mondial l'a oublié. Les riverains ont pris les pavés pour construire des maisons. A flanc de montagne, le chemin se perd dans la brume entre 3 000 et 4 000 m d'altitude. Qhapaq Nan, la route de l'Inca. Le fameux sentier de l'Inca relie la Vallée sacrée de Cuzco à l'illustre Machu Pichu et se poursuit jusqu'à Santiago du Chili. 6 000 km. L'axe principal du projet politique et économique de l'empire inca. « C'est en lisant le livre de Ricardo Espinosa que nous avons découvert son existence en août 2005 », se souvient le couple. C'est le projet qu'ils espéraient depuis longtemps. Mais eux le

feront entièrement. Ils seront les premiers.

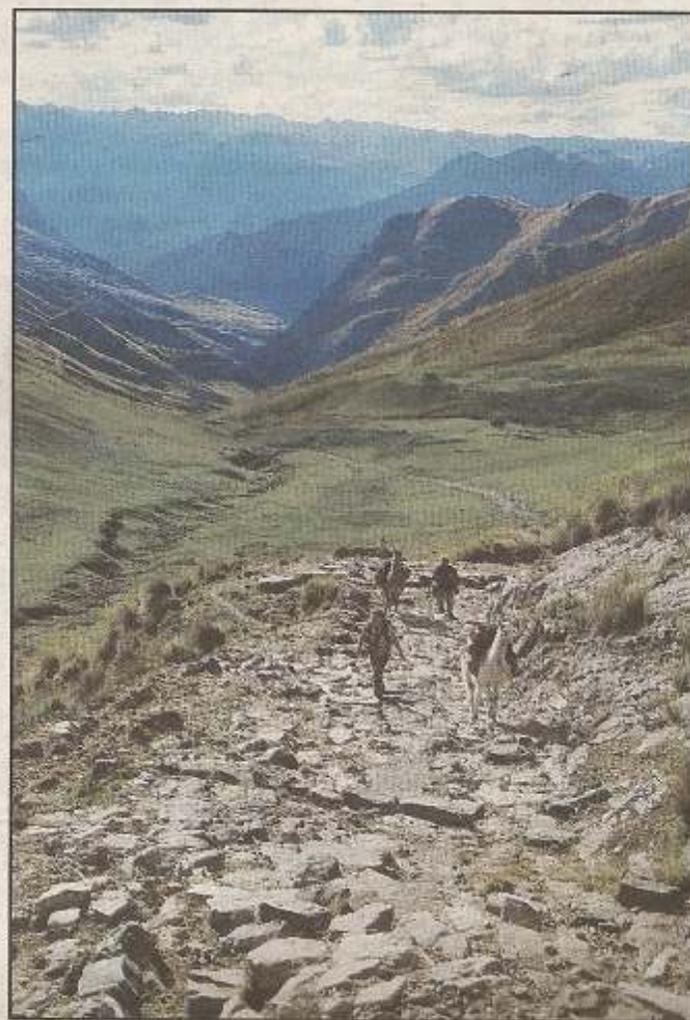
Des cartes approximatives

« Ce patrimoine archéologique d'une valeur incomparable existe toujours, mais il est en grand danger de disparition imminente. » Le couple décide alors de partir. Sans logistique. Le minimum dans les sacs à dos. Le défi physique est aussi à la hauteur, car 80 % du chemin se situe à plus de 30 00 mètres d'altitude. Des cartes approximatives. Leur volonté et leur obstination ont fait le reste : « On en a bavé quand même, surtout en Bolivie. Ce fut très long »,

avoue Laurent Granier. Deux lamas achetés dans un marché local ne permettront que de faire un petit bout du chemin. De contacts avec l'habitant en fêtes locales. De coups de pompes en espoir déçus. La spontanéité du couple dans son aventure a quelque chose de déconcertant et de fascinant : « Nous ne sommes pas comme certains qui mettent en scène leur aventure. Nous, nous sommes seuls. Nous sommes fragiles. C'est sans doute ça que le public aime aussi », note Megan.

La galère commence

En haut d'un col des Andes, le brouillard et la pluie freinent la progression, le couple pense



■ 6000 kilomètres à pied à travers les Andes pour suivre la route royale de l'Inca entre 3 000 et 4 000 mètres d'altitude.

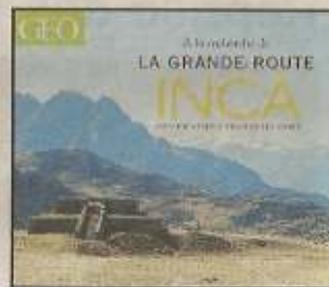
avoir atteint son objectif du jour, mais un col en cache un autre. La nuit va tomber. La galère commence. Ailleurs, il y a le réconfort d'une fête locale colorée et joyeuse. Quito, Cajamarca, le lac Titicaca, le désert d'Atacama, les canyons de Tupiza pour terminer à Santiago du Chili. Au hasard des sites, ils

rencontrent historiens et archéologues qui les remettent sur la bonne voie. 40 kilomètres par jour. « Il y a eu aussi des break pour récupérer physiquement. On faisait souvent des périodes de trois semaines à douze heures de marche par jour. Nous sommes les premiers à l'avoir fait entièrement. » L'im-

portance est double : l'aventure humaine, mais aussi la nécessité de faire prendre conscience de sauver ce patrimoine en le faisant découvrir pour qu'il soit inscrit au patrimoine mondial de l'Unesco. « Il ne faut pas rêver. La route ne sera pas refaite. Les gens qui habitent autour ont d'autres soucis, plus matériels. Ils le feront le jour où la route leur rapportera de l'argent. » Sur certains secteurs, des marches peuvent y être organisées. C'est ce que vont faire l'été prochain Laurent Granier et Megan Son avec des groupes de touristes pour la société Atalante. « Avec l'idée que l'argent aille aux communautés qui jouxtent la route. »

Le couple est devenu l'ambassadeur de la route royale de l'Inca. Ils savent aussi qu'ils ne découvriront pas autre chose d'aussi fort dans leurs prochains périple et rêvent plutôt de fictions autour du thème du voyage.

■ Pour suivre les aventures du couple : deux sites internet : www.qhapaq-nan.com ou www.studionomade.com

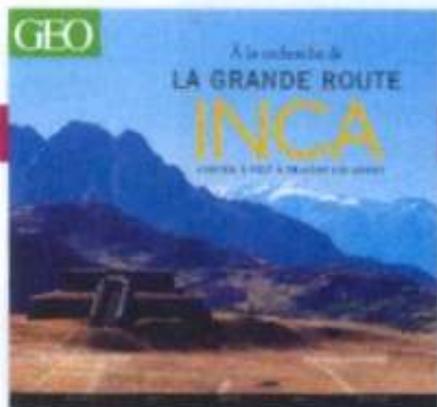


■ Un livre, un DVD et bientôt un récit relatent les exploits du couple de Pleumeur-Bo-dou.



■ En un an, le couple a passé plusieurs cols et traversé plusieurs déserts.

DES BEAUX LIVRES



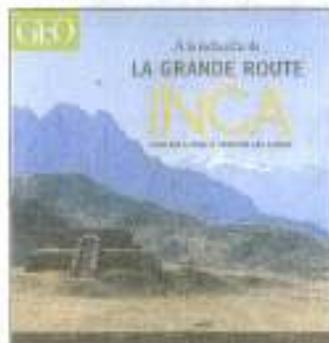
Le cœur qui «bat tambour»,
l'eau qui bout à 90 °C, les
cigarettes qui s'éteignent
sitôt allumées, nous voici
au beau milieu des Andes...

Un périple de 6 000 km
à pied sur les traces de
la mythique route inca.

***A la recherche de la grande
route inca, Laurent Granier
et Megan Son, éd. Geo,
35 €***

Beaux livres

■ «À LA RECHERCHE DE LA GRANDE ROUTE INCA», Laurent Granier et Megan Son, éditions GEO, 256 pages, 35 €. Ce beau livre, composé de cartes, de documents d'époque et de dessins de reconstitutions inédits, est le résultat de la quête exaltante des auteurs autour du tracé oublié de la Grande Route inca, colonne vertébrale de l'empire, jalonné de sites antiques et de villes légendaires. Coutumes locales et rituels colorés, paysans en dehors du temps, villes foisonnantes et spirituelles, monuments séculaires et richesses naturelles, autant d'éléments insoupçonnés de l'Amérique du Sud sont dévoilés dans ce voyage d'un an et demi à travers la Cordillère des Andes et cinq pays (Équateur, Pérou, Bolivie, Chili, Argentine).



samedi 6 décembre 2008

1079.

Spécial Noël

Beaux livres

La Grande Route Inca

Un carnet de route, un album d'images. Un an et demi durant, Laurent Granier et Megan Son ont marché entre 4 000 et 5 000 mètres d'altitude, sur 6 000 kilomètres d'une traversée nord-sud de la cor-



dillère des Andes. D'Équateur en Argentine, nous les suivons sur les traces des cités précolombiennes.

► Géa, 256 pages, 35 €.



Mars 2009

15.00 La Grande Route inca 
 Les hautes terres du Nord. (1/4).



Mars 2009

**15.00 La Grande
Route inca**
 **30 mn** 
*Doc de Laurent Granier
et Megan Son. 2008.*
**Les hautes terres du
Nord. (1/4).** 8142